# LES PLAINES D'ABRAHAM

ENDROIT HISTORIQUE À CONSERVER.

TOPOGRAPHIE DES LIEUX LORS DE L'AFFAIRE DU 13 SEPTEMBRE, 1759 ET CELLE DE SAINTE-FOYE, OU SILLERY, DU 28 AVRIL, 1760.—MOUVEMENTS, MARCHES, ENGAGEMENTS ET PARCOURS DES DEUX ARMÉES.—ENDROITS PRÉCISÉS ET OPÉRATIONS MILITAIRES DES DEUX BATAILLES.

---

## CONFERENCES PAR P.-B. CASGRAIN,

Président de la Société Littéraire et Historique de Québec, données au Collège Morrin, les 14 décembre 1899 et 8 février 1900.

---

### BATAILLE DU 13 SEPTEMBRE, 1759.

Il semble oiseux, après tout ce qui a été écrit sur la bataille des Plaines d'Abraham, de chercher à prouver, ce qui a toujours été admis jusqu'à présent, que le terrain connu aujourd'hui comme *Champ de courses*, ou *Plaines d'Abraham*, et qui appartient aux Dames Religieuses Ursulines de Québec, a servi à former la partie la plus importante du champ de bataille de cette journée mémorable, comme aussi de celui de Sainte-Foye.

Toutefois, depuis qu'il a été question de conserver cet endroit comme monument historique, en souvenir de l'événement devenu pour ainsi dire le point prédominant de l'histoire de l'Amérique Britannique, on a prétendu établir qu'il y a erreur topographique, et l'on soutient que ce n'est pas là le terrain ou une partie des Plaines où a commencé et où s'est livrée la première bataille d'Abraham,

01-ERC
1900
-16

qui a décidé du sort de la Nouvelle-France et changé le cours de l'histoire des colonies anglaises de l'Amérique.

La Société Littéraire et Historique de Québec, dont le but, suivant sa charte, est de "rechercher et publier des "documents qui intéressent l'histoire naturelle, civile et "littéraire de l'Amérique Britannique du Nord," ne pouvait manquer à son devoir, ni à son passé, en ne prenant pas une part active dans le projet et le désir exprimé de tous côtés, même à l'étranger, de conserver ce qui reste du terrain qu'on appelle "Les Plaines d'Abraham" comme monument national de la Confédération Canadienne.

Dès le mois de mai dernier elle a délégué son Président à Ottawa, auprès de la Société Royale du Canada, pour obtenir sa coopération dans une supplique au gouvernement fédéral, afin de promouvoir l'acquisition du terrain, en usant de son droit légal d'expropriation, dans le but d'en continuer l'usage pour des fins militaires, et par là même de le conserver à perpétuité.

Elle a publié à la suite de ces démarches une brochure intitulée : "*The Plains of Abraham, 1759, a spot sacred to the memory of Wolfe and Montcalm, an appeal to all Canada for the preservation of the Plains of Abraham as portion of the public domain.*"

Notre éminent écrivain Sir James LeMoine, vice-président de la Société, y a recueilli les nombreuses adhésions des diverses sociétés littéraires et scientifiques du pays, comme aussi les réclamations de nos journaux et celles de la presse étrangère, dans ce but patriotique.

L'achat suggéré est le moyen d'empêcher que cet endroit célèbre, à jamais immortalisé par les souvenirs de gloire et de deuil qu'il rappelle, ne soit pas prosaïquement divisé et converti en lots à bâtir.

Il y a lieu d'espérer que les propriétaires actuelles, les Révérendes Dames Religieuses Ursulines, apprécieront les motifs honorables et patriotiques qui guident les auteurs du projet, et que ces Dames pourront en venir, sous peu,

à une entente à l'amiable avec le ministère du jour, quant à une compensation juste et équitable, comme prix de vente à établir, au lieu d'en passer par un arbitrage lent, dispendieux et peut-être moins avantageux au point de vue pécuniaire.

On a dit, par un chauvinisme que nous croyons exagéré, que ce serait un non-sens de la part de nous, Canadiens-français, d'ériger là un monument en honneur de la victoire des Anglais ; que nous ne pouvons ressentir aucune inclination, ni montrer d'intérêt à raviver le souvenir d'une défaite désastreuse et humiliante. Et, pour trancher la question, on a prétendu que ce terrain n'est pas l'endroit de la bataille.

Les raisons qu'on apporte au soutien de cette prétention nous semblent invoquées plutôt comme plaidoyer en faveur des Dames Ursulines propriétaires, qui préfèrent ne pas aliéner leurs fonds, que comme vraiement tirées de l'ensemble des données historiques.

Toutefois nous dirons en réponse au premier point que si, d'un côté, à la suite de jalousies puériles, de manque d'entente et de dissensions néfastes entre les chefs, il a été commis des fautes de tactique incroyables, mais indéniables, qui ont amené de la part de Montcalm une attaque précipitée et inconsidérée, suivie d'une défaite soudaine et d'une déroute complète, d'un autre côté les Canadiens-français, nombreux dans les rangs, SEULS ont fait une brave résistance, assuré la retraite et permis le passage de la rivière Saint-Charles au reste des troupes. Hâtons-nous d'ajouter que ces mêmes vaincus ont noblement repris leur revanche au printemps suivant, quand, après des difficultés sans nombre, ils sont revenus laver la honte de leur défaite, en repoussant les régiments anglais par une semblable défaite, sur le même terrain, les refoulant, les mettant en fuite, dans un désordre complet, jusque sous les murs de Québec.

Lévis aurait même pu entrer à leur suite dans la ville si ses soldats n'eûssent été épuisés par les fatigues et les pri-

vations extraordinaires de la campagne et la durée du combat.

En sorte que, de même que dans le passé, on a réuni sur un seul monument commémoratif les noms illustres de Wolfe et de Montcalm, de même aussi nous pouvons dire aujourd'hui que les Canadiens peuvent s'unir aux Anglais, de cœur et d'action, pour assurer à la postérité un témoignage égal et permanent de la valeur commune aux deux races, et rendre ainsi gloire et hommage aux braves guerriers qui, de part et d'autre, ont foulé et rougi de leur sang ces Plaines qu'ils ont rendues à jamais célèbres, et léguées, couvertes de lauriers impérissables, à l'histoire de notre Amérique.

C'est ici le moment de rappeler aux Canadiens le touchant appel de l'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, du 28 octobre 1759, pour implorer le secours du Ciel sur la colonie en danger, et rendre aux soldats péris dans le combat, le dernier culte qu'ils attendent de ceux qui les ont aimés et qui entendent ce cri qui va au cœur : Souvenez-vous de nous, *saltem vos amici mei.* "Vous n'oublierez pas, dit l'auguste prélat, " ceux qui se sont sacrifiés pour la " défense de la patrie : l'illustre nom de Montcalm, celui " de tant d'officiers respectables, ceux des soldats et des " miliciens ne sortiront pas de votre mémoire. Par inclination, par devoir, vous prierez avec ferveur pour le repos " de leur âme."

Ils sont encore et toujours nos frères ; à nous aujourd'hui le devoir de rendre hommage à leur mémoire et de témoigner notre respect au champ des morts.

Nous dirons donc qu'autant la défaite du 13 septembre a été humiliante, autant a été glorieuse (de l'aveu même des Anglais) la belle et sanglante bataille de Sainte-Foye, ou plus correctement, suivant nous, la seconde bataille des Plaines d'Abraham, dite de Sillery suivant des écrivains Anglais contemporains, et de "*Heights of Abraham*" suivant leurs meilleurs documents

Quant à soutenir en second lieu que le terrain des Dames Ursulines n'a pas été le champ de bataille du 13 septembre 1759, et des opérations militaires de cette journée, nous espérons démontrer que cette prétention est insoutenable.

Pour ne pas jouer sur les mots nous disons que l'endroit où une armée prend pied en l'enlevant d'assaut en premier lieu, et se forme en bataille; où elle place et maintient sa réserve; d'où elle avance sa ligne; d'où le combat a commencé; où elle retire ses blessés; d'où elle fait volte-face pour repousser une attaque finale par derrière, et reste enfin campée maîtresse du terrain qu'elle avait ainsi gagné; que cet endroit où elle se fortifie et dont l'unique objet de l'ennemi était de la déposter et de rompre sa communication avec sa flotte, est bien le véritable champ de bataille. Le *Champ des courses*, mais c'était le pivot de la situation pour Wolfe.

Quelle que soit la distance de la poursuite par les vainqueurs, le point de formation, de départ et l'ouverture du feu,—peu importe d'ailleurs les engagements plus éloignés qui s'en suivent,—donnent à l'endroit le nom qui se transmet à l'histoire.

Mais en sus de l'intérêt historique qui se rattache aux Plaines et que la Société Littéraire et Historique de Québec s'efforce de perpétuer, il y a d'autres motifs importants à considérer, qui portent à les conserver dans le domaine public. Elles sont le seul endroit près de la ville où les troupes peuvent faire la parade et les évolutions militaires. Au point de vue stratégique elles doivent demeurer dénudées; les approches de ce côté étant le seul point vulnérable de Québec en cas de siége. Elles peuvent aussi être embellies et former, à partir des fortifications, un parc admirable par la beauté du site, l'étendue du terrain, dont la ville elle-même pourrait profiter de diverses manières. Au surplus, ainsi embellies, elles ne pourraient manquer d'être un nouvel attrait pour les visiteurs étrangers. Il est à remarquer que dès 1781 le Gouvernement Impérial a

acquis presque la totalité du terrain intermédiaire, c'est-à-dire depuis les glacis de la ville jusqu'au terrain des Ursulines.

Ces Plaines sont en même temps bien adaptées à un champ de courses et elles ont été appropriées de la sorte depuis très longtemps, près d'un siècle, (1815). (*De Gaspé, Mémoires, page* 467.)

Ces diverses raisons nous semblent plus que suffisantes pour faire l'acquisition, dès à présent et à perpétuité, du fond pour l'inclure d'une manière inaliénable dans le domaine de l'Etat.

Plus tard la valeur du terrain peut augmenter de telle sorte qu'on ait lieu de se repentir d'un délai qui n'a pas sa raison d'être.

---

Il est nécessaire, pour ceux qui ne connaissent pas la disposition des lieux et du terrain, pour les avoir visités et examinés, d'en donner ici une description aussi exacte et succinte que possible,—de même qu'il importe de les reconstituer sur la carte tels qu'ils existaient en 1759, d'après les plans et cartes de l'époque.

Le Cap-Diamant, couronné de sa citadelle, domine la ville de Québec et ses alentours, qui dessinent le plus beau panorama de l'Amérique du Nord. Il s'élève à une hauteur de 350 pieds au-dessus du niveau du fleuve Saint-Laurent, dans lequel il s'avance en forme de langue vers l'est, et il est contourné au nord par l'estuaire de la rivière Saint-Charles qui assèche à basse marée. Bordant le fleuve sur un espace de trois lieues il s'étend par un escarpement continu, ou précipice abrupte, jusqu'au Cap-Rouge.

Dans les endroits où la pente du Cap est dénudée de ces arbustes qni s'accrochent, pour croître, aux anfractuosités des rochers, elle est lavée par les pluies, et la terre effritée glisse sous le pied et empêche de gravir la falaise.

Les rochers qui constituent la rive nord du fleuve de-

puis Québec jusqu'au Cap-Rouge, appartiennent à la subdivision du *Silurien Inférieur*, appelé "Groupe de Québec." Ce sont des schistes argileux, plus ou moins durs, criblés de joints et de crevasses, qui s'effritent assez vite au contact de l'atmosphère, en se décomposant plus ou moins. C'est ce qui explique leurs altérations plus ou moins profondes, suivant la localité et le caractère glissant que prennent les surfaces inclinées. (*Mgr. Laflamme, Lettre à l'auteur, du 1er septembre*, 1899.)

Ces rochers se présentent partout aux plus hardis stratégistes comme une muraille à pic, apparemment inaccessible et imprenable.

A peine laissent-ils au pied un chemin étroit le long du rivage, conquis en partie sur la plage ; même ce chemin est interrompu dans l'endroit où les eaux du fleuve baignent avec la marée le bas de la falaise. La largeur du promontoire vient aboutir vers le nord-ouest au coteau Sainte-Geneviève et se termine aussi là abruptement, à partir du Sault-au-Matelot jusque dans Sainte-Foye, sur une hauteur variant de 100 à 200 pieds. Ces deux crêtes se suivent presque parallèlement à une distance de 23 à 24 arpents pour se rejoindre à la rivière du Cap-Rouge.

Entre Québec et Sillery, le milieu de cette élévation forme un plateau relativement uni auquel on a donné, dès les premiers temps de la colonie, le nom de *Plaines d'Abraham*, provenant, suivant la tradition, de celui d'Abraham Martin, dit l'Ecossais, pilote-royal, appelé maître Abraham, propriétaire, dès 1650, de 32 arpents de terre situés sur le coteau Sainte-Geneviève, près de la ville, entre M. Repentigny d'un côté et M. Couillard de l'autre, attenant au sud à M. de Villeray et au nord à la commune.

Abraham Martin tenait 20 arpents par donation de Sieur Duchesnes qui les avait reçus en don de MM. de la Compagnie des Cent-Associés par contrat en date du 9 juillet 1637 ; et douze arpents suivant un autre contrat de donation par le même du 16 mai 1650. Le tout fut vendu aux

Mères Ursulines de Québec, par les héritiers de Martin, et de Marguerite Langlois, sa femme, * dont l'un était mineur, parce que les bâtiments tombaient en ruine et la terre restait en friche, faute de moyens; suivant qu'appert au contrat du 1er juin 1667, devant Mtre. Becquet, N. R.

Cependant, il faut remarquer que le nom d'une famille *Abraham* apparaît vers le même temps, en 1674, (*Cf. Tanguay*). Toutefois, ni l'un ni l'autre de ces noms n'a servi à illustrer celui devenu célèbre dans nos annales; et le terrain dont nous parlons ne fait pas et n'a jamais fait partie des terres ci-dessus d'Abraham Martin. Panet les indique et mentionne l'Hôpital-Général comme étant *au-dessous de la terre d'Abraham Martin. Journal, p.* 19.

Au delà du plateau, vers Sillery, la surface est coupée par de petits ruisseaux dont celui qui porte le nom Saint-Denis est le plus considérable. Il a creusé un ravin profond, peu sinueux, et vient faire sa chute bruyante, dans l'abondance des pluies, à l'Anse-du-Foulon, ou Wolfe's Cove. Son cours fait la borne nord de Spencer-Wood, résidence du Lieutenant-Gouverneur, et forme en même temps un obstacle sérieux dans les opérations militaires.

Tout le long du plateau, une pente douce et régulière descend vers le coteau Sainte-Geneviève et vers Sainte-Foye. Attenant au chemin, à ce dernier endroit, éloigné d'environ une demi-lieue de la ville, était le moulin de Dumont, lequel est marqué sur divers plans de l'époque et d'autres subséquents, comme érigé sur le site actuel, ou tout près du *Monument des Braves*, élevé en 1860, dont la statue emblématique de la Victoire qui le surmonte, est le don généreux du feu le prince Napoléon.

Au pied du coteau Sainte-Geneviève s'étend la belle vallée arrosée par la rivière Saint-Charles, laquelle serpente derrière l'Hôpital-Général et passait alors à vue du Palais

---

* Dont Anne Martin est mon aïeule maternelle par Jean Côté, son mari, desquels je suis de la 6ème génération.

de l'Intendant, en allant se déverser dans le fleuve. Les travaux modernes ont changé l'aspect des lieux; ils ont conquis là et tout autour du Sault-au-Matelot le littoral qu'on y voit.

Les Plaines sont traversées sur leur longueur par deux chemins presque parallèles; celui de Sainte-Foye au nord semble avoir toujours conservé son même cours; celui au sud, dit la Grande-Allée, aujourd'hui en ligne droite avec la rue Saint-Louis, est d'un tracé comparativement récent jusqu'aux chemins de Samos et de Gomin. Son ancien parcours est marqué sur les divers plans de 1759 et depuis, même en 1776, et montre les sinuosités qu'il suivait d'après les inégalités du terrain. En sortant de la ville il tendait à droite dans la direction de la rue Saint-Amable actuelle. Cette rue qui biaise dans le faubourg Saint-Louis a dû conserver depuis lors cette première direction, évitant ainsi la côte-à-Perreault aux Buttes-à-Neveu, et assez probablement d'autres inégalités du sol. Après deux longues courbes ce chemin allait se bifurquer sur le milieu des plaines à un autre chemin qui conduisait à la descente de l'Anse-au-Foulon.

C'est par cette dernière voie que Wolfe et ses braves guerriers sont venus planter le drapeau de la conquête sur la Nouvelle-France. Ce dernier chemin est effacé aujourd'hui. Il était bon et ouvert à cette époque, *Knox, p.* 78. * Il n'y a pas longtemps qu'il continuait de servir de montée et de sentier aux nombreux travaillants dans les chantiers dont les trains de bois couvraient toute la plage jusqu'au Cap-Rouge, à l'époque où le commerce de ce genre était dans sa plus grande prospérité à Québec.—Nous l'avons parcouru plusieurs fois. Il n'est pas même tout à fait aboli, puisqu'il reste encore le sentier de tolérance qui longe en dedans de la clôture ouest des Plaines. Il est indiqué sur le plan de Holland de 1785, tel qu'il continue encore.—

* C'était le chemin de communication avec la mission de Sillery.

Notons que la rampe étroite du Foulon est devenue la côte carossable qui mène, de son sommet droit, au chemin Saint-Louis, et est connue sous le nom de Côte de Gilmour.

Comme la surface des Plaines était un terrain vague et sans clôture, peu ou point cultivé à cette époque où les combattants allaient le parcourir, il importe de bien connaître les endroits qui ont servi de points d'attaque ou de défense ce jour-là, où le combat a commencé et où a été décidé par le sort des armes notre existence nationale, Il faut replacer, entre autres points caractéristiques topographiques, les divers bois rencontrés ça et là.

Il croît sur les Plaines un arbuste naturel, tel qu'on le voit encore sur le versant sud-est du Cap. Il est épineux, du genre *crataegus*, dont les variétés sont nombreuses ; c'est peut-être le *Cresta galli*. Il forme un fourré épais, impénétrable à un corps de troupes, mais des plus favorables pour cacher des tirailleurs isolés. Les hauteurs étaient parsemées de touffes semblables.

Entre les chemins Saint-Louis et Saint-Jean, il se trouvait un bouquet de bois (*Coppice*) qui couvrait le cimetière des Picotés et les environs de la rue Salaberry ; un autre bois sur le coteau Sainte-Geneviève, s'étendant de chaque côté de la côte à Sauvageau et entourant quelques maisons près du chemin Sainte-Foye ; un autre moins étendu qui se trouvait près de la porte Saint-Jean ; enfin dans la vallée, au pied de la côte d'Abraham et vers l'Hôpital-Général, on traversait une sapinière (*Cf. Carte de Bellin*, 1744) qui couvrait une partie du faubourg Saint-Roch actuel. Elle était de la même nature que celle que l'on traverse en passant en chemin de fer la région qui sépare Saint-Sauveur de Québec de l'Ancienne-Lorette.

Ces bois sont marqués sur les anciens plans et cartes ainsi que divers moulins à vent avoisinants, entre autres, près de cette sapinière, celui du Roi, de la grange en dépendant, de la boulangerie et de la maison blanche où une partie des poudres étaient gardée. Nous devons signaler

particulièrement le moulin à vent près de la maison de Borgia, sur le sommet du coteau, à la courbe du chemin Saint-Jean, sur la station des chars urbains.

Ce sont là les divers bois et repères qui, comme points de résistance, doivent nous occuper pour le présent, c'est-à-dire relativement à la première bataille.

---

Au temps de la conquête on comprenait généralement sous le nom de Plaines d'Abraham toute l'étendue du plateau entre Québec et Sillery, plus ou moins éloignée de l'habitation d'Abraham Martin. On les désignait aussi sous le nom de " Les Hauteurs d'Abraham," " The Heights of Abraham," comme disaient les Anglais.

La côte d'Abraham qui coupe le flanc du coteau Sainte-Geneviève à 600 verges de la porte Saint-Jean, montait chez Abraham Martin et de là servait à parvenir au plateau. Depuis le commencement du siècle, à raison de l'occupation d'une partie du terrain, (environ 86 arpents en superficie), par les autorités impériales pour les fins militaires, et du reste par divers particuliers, on a restreint la signification primitive à l'étendue qui est enclavée dans cette superficie déterminée. C'est l'endroit que tout le monde connaît comme " Le terrain des Plaines," ou " Terrain des courses," considéré comme ouvert au public.

Le domaine du fond appartient aux Révérendes Dames Religieuses Ursulines de Québec, qui l'ont concédé à bail emphitéotique pour 99 ans aux autorités militaires le 23 février 1803, suivant acte authentique devant Mtre. Félix Têtu, notaire. Ce bail doit expirer le 1er mai 1902. La contenance y énoncée est de quatre-vingts arpents et vingt-quatre perches. Suivant le plan officiel du cadastre, auquel on peut s'en rapporter comme plus exact, elle est de quatre-vingt-six arpents et trois perches.

Le major Holland, arpenteur-général, a fait en 1780–85 un arpentage et un plan très détaillé et très correct de tout

le territoire qui doit attirer notre attention dans le cas présent. Ce plan comprend une lieue carrée, et renferme Québec et Sillery, une partie de Sainte-Foye, une partie des champs de l'Hôpital-Général et de la Petite-Rivière au delà. *

C'est sur cet espace restreint que s'est décidé le sort de la Nouvelle-France et là qu'a succombé la domination française dans l'Amérique du Nord, et, spécialement, c'est le terrain du champ de courses qui fut le véritable point à enlever en premier lieu. Aussi désignons-le graphiquement, puisque c'est le sujet en litige. Il est borné vers le fleuve au sud-est par la cime du cap ; au nord-ouest par le chemin Saint-Louis ou Grande-Allée, qu'il longe sur une longueur de 10 arpents et demi ; au sud-ouest en trait-carré à la villa Marchmont, sur 7 arpents et 10 perches de profondeur, où la ligne est celle de division entre Notre-Dame de Québec et Saint-Colomban de Sillery ; et au nord-est au terrain du Gouvernement de Québec et autres propriétaires.

Afin de faciliter au lecteur le contrôle de notre récit et de nos assertions, nous citerons le nom de l'auteur, ou le texte même à l'appui, nous bornant autant que possible au fait pur et simple des deux batailles, et en particulier au site où elles ont été préparées, livrées et poursuivies, en évitant tout hors-d'œuvre, enjolivements ou coloris. Ce travail ne peut et ne doit être qu'une simple compilation des divers écrits anciens sur la matière et le résultat de l'examen attentif des divers dessins, plans, gravures et cartes figuratifs des lieux ; il n'a pas et ne peut avoir d'autre mérite.

---

* Le major Holland assista aux deux batailles des Plaines, puis au siège de Québec par Lévis, comme ingénieur dans la défense de la ville. Il remplaça l'ingénieur en chef, le major McKellar, tué à la bataille de Sainte-Foye. Il fut dans la suite nommé arpenteur-général du Canada, et fut appelé au Conseil Législatif. Holland House, sur le chemin Sainte-Foye, a reçu son nom de lui. Nul mieux que cet officier n'a eu une connaissance aussi exacte des lieux dont il s'agit et des événements qui ont amené la conquête du Canada.

Notre but ne va pas au delà de celui de conserver le souvenir historique attaché aux Plaines d'Abraham, c'est-à-dire à ce qui reste de terrain encore disponible connu sous ce nom.

Nous avons fait compiler une carte très exacte des lieux sur une grande échelle, 100 pieds au pouce, avec les superpositions qui montrent l'état des lieux en 1759, en rapport avec les deux batailles, et on y trouve de plus les différents niveaux au-dessus du fleuve qui indiquent les ondulations du sol. C'est un élément indispensable pour être bien compris.

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux que les divers écrivains sur la matière ; seulement il est possible de préciser quelques points vagues et développer quelques détails, plus saillants, d'après les sources authentiques connues et différemment appréciées ou comprises, et par d'autres données nouvellement découvertes.

Afin de contrôler les diverses narrations et d'en tirer une concordance de conclusions raisonnées il faut suivre attentivement les lois physiques qui ne se démentent point.

Ainsi par rapport à l'heure où la marée a commencé à baisser au Cap-Rouge dans la nuit du mercredi au jeudi du 12 au 13 septembre, on voit par la phase de la lune, alors à son 20ième jour, que l'heure de la marée à Québec, suivant le calcul du "Nautical Almanac," était onze heures trente minutes du soir ; et il faut observer en même temps que le courant de la marée continue à monter 45 minutes après l'heure astronomique ; et qu'il faut allouer aussi 15 minutes de plus pour la distance de Québec au Cap-Rouge ; et tenir compte de la vitesse du courant dans les basses mers, qui y est de trois milles à l'heure. On voit de même que le lever de la lune a commencé à dix heures trente-deux minutes, temps moyen : par conséquent, même en la supposant cachée par un ciel couvert ou brumeux, elle ne laissait pas néanmoins que de percer une certaine lumière très appréciable le reste de la nuit. Le temps était beau et la nuit

étoilée à son commencement, mais il se fit brumeux et obscur avant sa fin. La lune devint cachée alors derrière le Cap, ce qui explique l'obscurité que les narrateurs mentionnent lorsque la flottille de Wolfe côtoyait la rive et lors qu'elle toucha terre.

Notons aussi que le soleil s'est levé, le 13 septembre, vers les cinq heures trois quarts (5h. 41m. temps vrai), et que les premières lueurs de l'aube ont commencé à poindre vers 4½ heures, retardées par le temps couvert et pluvieux du matin (*showery*).

Il faut de plus mesurer exactement les distances sur le terrain afin de computer le temps requis pour la marche des troupes d'un lieu à un autre.—Ce qui requiert l'étude et la comparaison des plans nombreux qu'on trouve sur ce sujet; et l'on peut s'en rapporter avec confiance à l'exactitude du plan officiel du cadastre actuel.

On voit que, quant aux temps indiqués comme heures précises par divers narrateurs et témoins présents, il y a des divergences qu'on peut réduire à une moyenne suffisamment exacte, en suivant les lois ordinaires de la nature et les observations astronomiques. Ces recherches peuvent paraître méticuleuses, néanmoins elles sont nécessaires pour se rendre compte des nouvements des deux armées pour arriver en présence.

Passons maintenant à l'affaire du 13 septembre 1759.

Nous n'entrerons pas dans les détails connus qu'on lit dans les divers historiens modernes tels que Hawkins, Garneau, Ferland, Parkman, Casgrain, Mills, Kingsford, LeMoine, et autres, si ce n'est en ce qui touche la question soulevée. Même nous avons cru avant de relire leur narration respective, et pour ne pas nous préjuger d'avance, remonter d'emblée aux sources où ils ont puisé et à d'autres nouvelles, afin de pouvoir établir, par le résultat, jusqu'à quel point il peut y avoir divergence de vues, et de conclusions entre eux et nous sur certains détails.

Et parmi les auteurs de l'époque nous avons vu qu'il y a un choix judicieux à faire des preuves et des témoignages

dont ils se sont servis, et qu'on doit peser chacun d'eux à sa juste valeur.

Les écrits des témoins oculaires, les anciens plans et cartes des lieux, ceux de l'époque ou qui ont suivi de près, les dessins et gravures, les rapports officiels des chefs militaires et civils, passent en premier lieu, et nous paraissent une base suffisante pour arriver à nos conclusions.

Entre les divers historiens, sauf quelques nuances légères dans les détails, et quelques assertions de peu d'importance, le récit qui se lit dans "*Hawkins' New Pictures of Quebec,*" accompagné de la carte des lieux et du beau plan de bataille gravé en 1841, nous semblent donner le plus exactement et le plus succintement la description des premières opérations, combats et suites de la première bataille. L'ensemble du chapitre XV qui les contient, est de la plume de feu le Dr. Fisher, élève gradué d'Oxford, que nous avons eu l'honneur de connaître, gentilhomme de haute volée, et écrivain remarquable en son temps comme rédacteur de "*L'Albion.*" La belle inscription en style lapidaire du monument dans le jardin du Fort, à la mémoire de Wolfe et Montcalm, est une preuve de son goût pur et classique. Il eut, sur le même travail, la collaboration de son ami, feu M. Andrew Stuart, père, avocat aussi distingué dans les lettres qu'au barreau.

Tous deux avaient à leur appui la tradition encore récente et des témoins oculaires encore vivants, entre autres du côté des Anglais, le colonel Malcolm Fraser, (1) le major Holland, ingénieur en second, puis en chef au siège de Québec par Lévis, M. James Thomson (2) et autres ; et du côté des Français, le Dr. Badelard, chirurgien dans leurs troupes, (3) et divers anciens miliciens. De plus, ils

(1) Malcolm Fraser était lieutenant du 78ème le 13 septembre 1759. Il devînt seigneur de la Malbaie et mourut en 1815, âgé de 82 ans. Simon Fraser, alors capitaine du même régiment, est mort lieutenant-général en 1812.

(2) Sergent sous Wolfe.

(3) Le Dr. Badelard était chirurgien dans les troupes de Montcalm. Il rendît son épée sur le champ de bataille au sergent Fraser, qui se plaisait à montrer ce trophée.

étaient sur les lieux mêmes pour les examiner et en conférer ensemble.

Wolfe, après trois mois de siège inutiles, sans autre résultat que l'incendie et la destruction presque entière de la ville de Québec, et le ravage et la dévastation par la torche de tout le littoral sud du fleuve, envisageant la saison avancée et les pertes sérieuses subies dans ses attaques, se vit réduit à changer son plan de campagne.

Quoique malade et souffrant, il résolut, sur l'avis d'un

General Wolfe.

conseil de guerre qu'il avait habilement amené à son idée, et, singulièrement, à l'encontre de sa propre perspective de succès, (1) de faire un effort désespéré, quitte à y laisser à la fois sa réputation et sa vie, et d'attaquer la place par son endroit le plus fort en apparence, mais qui était cependant devenu le plus faible, faute de bonne surveillance et

---

(1) Il exprime ainsi sa perplexité :

" In this situation, there is a choice of difficulties, that I own myself at a " loss to determine.... but then the courage of a handful of men should be " exerted only when there is some hope of a favourable event."

de vigilance active. Il s'agissait d'escalader le cap et de s'emparer des Hauteurs d'Abraham. Pendant ses préparatifs, il faisait monter et descendre ses vaisseaux avec la marée vis-à-vis le Cap-Rouge, en amont. Son but était de lasser Bougainville, chargé de le surveiller, et qu'il tenait constamment en haleine, avec ses 2,000 hommes de pied et 200 de cavalerie, par des marches et des contre-marches dont la monotonie quotidienne devenait assoupissante autant que fatigante.

Dans le silence de la nuit du 12 au 13 septembre, dès les 10 heures, profitant de l'obscurité complète, il commença le débarquement de ses troupes vis-à-vis le Cap-Rouge, dans 30 bateaux plats, pour être prêts à prendre le jusant, aller à la dérive, et aborder à l'Anse-du-Foulon, à sept milles en aval, ou à l'Anse-des-Mères, un peu plus bas. Il avait pu distinguer avec sa lunette ce premier point qui lui avait été indiqué par Stobo, officier anglais, pris en ôtage à l'affaire du Fort Nécessité en 1754, longtemps détenu à Québec, et laissé trop libre ; ce dont il avait profité pour se renseigner et pour s'évader une troisième fois, en mai 1759. Il aurait dû être fusillé, ayant été condamné à mort comme espion, car on avait trouvé des plans de lui sur le général Braddock quand celui-ci fut tué.

Vers minuit et demi, au signal convenu, Wolfe qui avait fait semblant de remonter le fleuve pour tromper Bougainville, partit en grand silence, à trois lieues au-dessus du Foulon avec environ la moitié de ses troupes et se laissa aller au courant comme étant moins exposé à être découvert. Les frégates le suivaient à trois quarts d'heure de distance, aidées d'un vent favorable, et arrivèrent juste dans le bon temps, tel que convenu, pour protéger sa descente. Celle-ci, malgré l'obscurité de la nuit et la rapidité du courant, fut habilement effectuée le long de l'Anse-des-Mères, " à l'endroit, dit Bigot, (*lettre du* 15 *oct.* 1759) qu'il (Wolfe) " avait reconnu pour n'être point gardé."

C'était vers les trois heures et demie du matin.

" *Heureusement*," dit Knox, (Vol. II, p. 67) sans ajouter alors pourquoi, " que les troupes légères furent entraînées " plus bas par la rapidité du courant, * se trouvèrent entre " nous et le Cap Diamant " ; mais il est facile de comprendre qu'il entend par là le succès de l'escalade à l'Anse-des-Mères qui s'en suivit. En effet il le dit formellement, p. 78, parlant de l'Anse-du-Foulon : " We are drawing artillery and am- " munition ashore, with all expedition ; in which we are " much favoured, at present, by the weather, and have found " a convenient road for that purpose, leading directly from " the cove to the camp. This is the place that we had " intended for our descent yesterday, but the morning " being dark, and the tide of the ebb very rapid, we were " imperceptibly carried a little lower down, which proved " a favourable circumstance, for there was a strong in- " trenchment that covered the road, lined by a hundred " and fifty men."

Ce témoignage du capitaine Knox, qui en était, nous parait conclusif contre une première escalade au Foulon. Mante, p. 254, confirme la même version encore plus clairement en copiant Townshend : " The rapidity of the tide " of ebb having carried them (the troops) a little below " the intended place of attack, *the light infantry were obliged* " *to scramble up a woody precipice* in order to secure the " landing of the rest of the troops by dislodging the men at " the before mentioned post, which defended the small " entrenched path they were to ascend." *Townshend, Letter 20th Sept.* 1759.

Cependant les sentinelles françaises signalèrent la descente des berges et tirèrent des hauteurs sur ces embarcations, tuant et blessant mortellement quelques hommes. (*Knox*, 67-68).

La batterie de Samos fit feu sur la flotte dès avant les

---

* Et poussées par un vent extrêmement fort, dit Joannès, *Cf.*, *Dussieux*, *p. 389.*

qnatre heures du matin. (*Fraser, p.* 20). (*Johnston, p.* 39). Ni la détonation du fusil, ni le grondement du canon ne parurent donner l'éveil aux diverses gardes qui continuaient soit de dormir, soit de ne pas veiller aux divers postes.

La chance commençait à seconder l'espoir naissant de Wolfe par le peu de vigilance des gardes et la simplicité de s'abuser qu'il leur vit montrer ensuite.

En effet, quatre des sentinelles, trompées sur leur *Qui-vive*, auquel il fut répondu promptement et tout bas en leur langue, laissèrent passer sans bruit les berges qu'elles croyaient être un convoi de vivres annoncé. *

L'infanterie légère, sous le lieut-col. Howe, était tirée des régiments de ligne ; elle débarqua la première à l'Anse-des-Mères, une heure avant le jour. Ce corps comprenait, entre autres, 24 enfants perdus, choisis pour l'entreprise, lesquels, pour la plupart, étaient des montagnards écossais. L'escalade du cap en cet endroit paraît difficile sinon insurmontable. Cependant il est à croire qu'à force de travail ils grimpèrent au sommet comme des chats, chacun pour soi, en s'accrochant aux branches, racines, anfractuosités du rocher, et en s'aidant les uns les autres. (*Townshend*).

Wolfe, comme on l'a vu, connaissait le site et la force du poste du Foulon. Les déserteurs, assez communs des deux camps, et les espions le tenaient au courant. C'est pourquoi le premier débarquement plus bas nous semble calculé d'avance dans son esprit, ainsi que le nombre de 200 hommes qu'il lui fallait pour s'emparer en premier lieu d'un poste déjà garni et renforcé de 100 hommes, puis ensuite avoir libre la montée du Foulon pour le reste de l'armée.

Ce premier débarquement, suivant les diverses narrations françaises, aurait eu lieu de fait à l'Anse-des-Mères ;

---

* On avait résolu, la nuit du 13 au 14, de faire passer par eau un convoi de vivres à Québec. Les postes depuis la Pointe-aux-Trembles jusqu'à cette ville eurent ordre de ne point crier *Qui vive* sur les bateaux quand ils passeraient. (*Journal de Lévis*, p. 206).

elles s'accordent en outre à dire que le poste de Vergor fut cerné par derrière et qu'il était situé entre le Foulon et l'Anse-des-Mères. Cette anse toute petite a pris son nom de cette partie du rivage en face du terrain des Mères Ursulines. L'Anse-des-Mères proprement dite aujourd'hui est l'endroit des estacades "Jacques Blais," là où se trouve aussi la chapelle de Notre-Dame de la Garde.

Citons quelques témoignages parce qu'on a généralement cru, et nous aussi, que cette escalade a été faite au Foulon, par où l'armée monta.

" Le 27 Juillet (*Evénements de la Guerre, p.* 49.), quoique " l'on regardât comme inaccessible les Anses-des-Mères, du " Foulon, de Sillery et de Saint-Michel, on y envoya ce- " pendant des ingénieurs pour faire, dans les rampes qui " y conduisaient, des coupures et abattis ; on répandit de " plus dans ces différents postes environ 400 hommes."

Pourtant le 13 septembre il n'y avait personne à ce poste de l'Anse-des-Mères.

" On crut (*Evénements de la Guerre, p.* 18) que les desseins " de l'ennemi étaient d'aller dévaster les côtes avant de " faire sa retraite au pied du rampart, dans un endroit ap- " pelé l'Anse-des-Mères. La côte était dépouillée de bois, " mais paraissait si difficile et si haute qu'on avait cru " inutile d'y faire une redoute et qu'on y mettait une garde " de 30 à 40 hommes seulement pour être averti. Ce fut " en ce lieu que l'ennemi, le 13, à quatre heures du matin, " débarqua."

*Montreuil, p.* 25 :—" La surprise d'un poste entre l'Anse- " des-Mères et celle du Foulon à la distance d'un demi " quart de lieue au nord au-dessus de Québec."

*Vaudreuil, p.* 21 :—" Le Général Wolfe ayant fait son dé- " barquement à l'Anse-des-Mères....."

Lévis est plus explicite :—" Le poste fut enlevé par ses " derrières et ordre fut donné au Guienne de marcher du " côté de l'Anse-des-Mères, qui était un débarquement qui " est entre la ville et celui du Foulon où avaient débarqué

" les ennemis, et de les attaquer forts ou faibles." *Journal*, *p.* 207.

*Bigot*, *p.* 30, dit " qu'après la prise du poste de Vergor, " les ennemis aplanirent la rampe du Foulon et Wolfe, " d'en bas, attendit le signal pour lancer ses soldats et " débarquer le reste de ses troupes."

*Marlartic*, *p.* 288, dit : " Entre le Foulon et l'Anse-des-" Mères " ; ce qui est une légère variante, mais la plus correcte.

*Johnstone* indique aussi l'Anse-des-Mères, p. 30.

*Panet*, *Journal*, *p.* 22 : " distingue bien l'Anse-des-Mères " de celles de Samos (Foulon) et de Sillery."

*Joannès* dit : " à près d'une demi-lieue de Québec.— *Cf : Dussieux*, *p.* 339.

Au reste, l'Anse-du-Foulon, comme on sait, n'était pas dépouillée de bois.

Aujourd'hui même on ne peut du fleuve distinguer, en été, à cause du feuillage, la montée du Foulon quoiqu'elle soit ouverte en route carossable.

Mais ce qui doit couper court à toute contestation sur l'endroit de l'escalade en premier lieu, est le témoignage du capitaine Hervey Smyth, aide-de-camp de Wolfe, qui nous a laissé un dessin complet du débarquement et de sa suite, très bien fait, et gravé à Londres par P.-C. Canot. (1) On y voit les troupiers gravir le cap, et la légende suivante qui y réfère : " 9. That part of the beach which was scaled " by the troops of the first debarkation. 10. An opening in

---

(1) Cette étampe est intitulée :

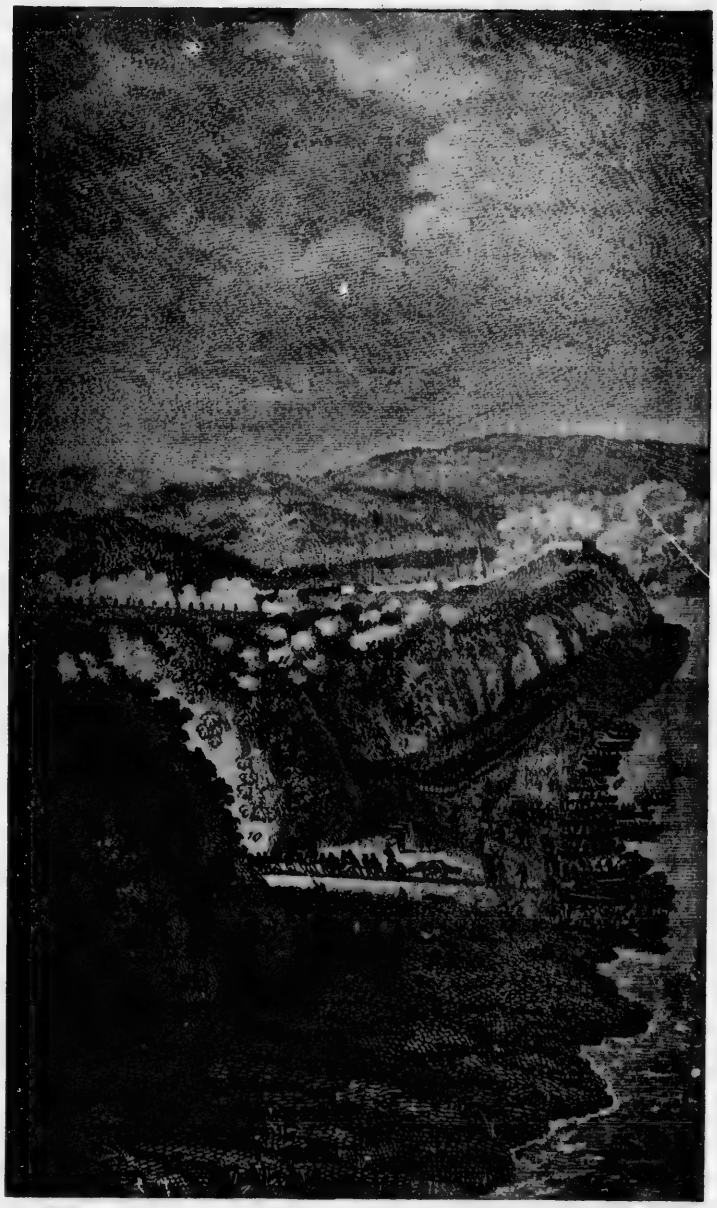
A [illegible] the Landing Place above the town of QUEBEC, describing the Assault of the Enemy's Post, on the banks of the river St. Lawrence, with a distant view of the Action between the British and French Armys, on the HAUTEURS D'ABRAHAM, Sept. 13th, 1759. Inscribed to the Right Hon. FIELD MARSHAL Lord viscount LIGONIER, Commander in Chief of His Majesty's Forces ; by His Lordship most obedient servant, Hervey Smyth, Aide-de-Camp to Gen. Wolfe. Capt. Hervey Smyth, *Delin.*—Francis Swain, *Pinxit.*—P. C. Canot, *Sculp.*—*London : Printed for Robt Sayer, Map and Print-seller*, at the Golden Buck in Fleet Street, 19 x 14.

" the beach in which was an entrenched spoiled road with " an abattis, defended by a captain and 100 men, which " led to the field of battle — by this road, afterwards " mended, the remainder came up." C'est l'Anse-du-Foulon bien dessinée et bien décrite. " 11. The captain's guard " extended along the precipice, forced from them by the " Light-Infantry under col. Howe." C'est le poste de Vergor.

Or, en examinant les lieux et à l'aide de cette belle gravure, on reste convaincu que cette escalade fut faite sur le cap, vis-à-vis le terrain des Ursulines, point d'où a commencé réellement la conquête.—On voit que les soldats purent grimper ça et là le précipice à une distance du Foulon telle qu'elle correspond à cet endroit.

Ainsi, nous le répétons, il est constant que Wolfe savait que la rampe du Foulon était retranchée et devait être défendue par un renfort de 100 hommes à la garde, lesquels auraient dû en effet s'y trouver, si Vergor n'eût pas permis à ses gens, pour une vile considération, d'aller faire leurs récoltes dans les environs. C'est pourquoi Wolfe tenta habilement l'escalade plus bas et assez loin pour ne pas être entendu du poste qu'il voulait surprendre ; de plus, il le fit en employant une force assez nombreuse pour ne pas manquer le coup de s'en emparer. Le bataillon devait se former aussitôt sur la hauteur et attaquer tout ce qui se présenterait.

Parvenus au plateau, les soldats de l'infanterie légère ne rencontrèrent personne, et en longeant la cime du cap, allèrent attaquer par les derrières le poste qui gardait la rampe qui conduisait jusqu'au bord de l'eau au Foulon. La garde était endormie. Vergor, chargé de la défense du poste, fut pris au lit dans sa tente et blessé au talon. Il se rendit prisonnier avec quelques autres. Aussitôt la rampe fut déblayée des abattis et aplanie pour livrer passage à l'armée qui attendait dans les bateaux le signal de la réussite de son avant-garde.



9. Débarquement à l'Anse-des-Mères.—10. Anse-du-Foulon.—11. Poste de Vergor.—14. Bataille des Plaines d'Abraham.—D'après la gravure du dessin de Hervy Smyth, aide-de-camp du général Wolfe.

(*Collection Philéas Gagnon.*)

Cette descente, protégée par les vaisseaux de l'escadre qui avaient suivi de près, fut faite sans être trop molestée. Les berges, une fois entrées dans l'Anse-du-Foulon, se trouvaient à couvert de la batterie de Samos. La montée à la file par la rampe était devenue assez aisée. Il était alors un peu passé quatre heures, la même heure où l'on entendait le canon de Samos au camp de Beauport.

Howe, avec son détachement, en passant par le pont sur le ruisseau Saint-Denis, et par le pont Bonvoisin sur le ruisseau Belleborne, s'en alla aussitôt s'emparer de cette batterie qui tirait sur l'escadre ; elle n'était qu'à une douzaine d'arpents à l'ouest, * et consistait en quatre pièces

---

* Samos tient son nom de l'ancien évêque coadjuteur de Québec, Mgr Dosquet, sous ce titre *in partibus*. Il acquit l'étendue de terrain qui forme la totalité du cimetière irlandais ainsi que celui y attenant, qui appartient aux Pères Rédemptoristes de Québec. En 1731 l'évêque y bâtit une spacieuse résidence en pierre à deux étages, avec mansardes et rez-de-chaussée, ayant six fenêtres de front sur le fleuve. Elle était à environ 100 pieds de la cime du cap et près du ruisseau Belleborne. Un quadrilatère avec un édifice à chaque encoignure renfermait une cour intérieure d'entrée à la manière des châteaux en France. Cette propriété passa, après la conquête, dans les mains du juge Mabane, qui la nomma " Woodfield " et l'occupa jusqu'à sa mort, dans l'hiver 1792. L'évêque Mountain, de l'église anglicane de Québec, l'habita ensuite jusqu'en 1802, alors qu'elle fut acquise par l'honorable Mathew Bell. Celui-ci la vendit à l'honorable Wm. Sheppard, qui y fit des améliorations notables. En creusant pour les faire on trouva une plaque de plomb sur laquelle était gravée une mître d'évêque et une inscription latine, relative à la fondation de l'édifice. Cette plaque fut présentée par M. Sheppard à la Société Littéraire et Historique de Québec, dont il fut président pendant plusieurs années. Elle a disparu dans l'incendie de l'ancien parlement où la société avait un appartement.

M. Sheppard habita cette villa jusqu'en 1842 ou 1843, époque où elle fut entièrement détruite par le feu, avec tout son précieux contenu en livres et objets d'histoire naturelle. Nous devons à l'obligeance de M. Maxfield Sheppard, fils, né là en 1820, et qui habite Toronto, No. 96, avenue Bellevue, une partie de ces derniers renseignements.

La gravure, du dessin de Smyth, reproduite ici, nous semble représenter l'édifice sud-est du quadrilatère, qui avoisinait le pont Bonvoisin sur le ruisseau Belleborne ; toutefois M. Sheppard, fils, ne reconnaît pas le cottage représenté, qui correspond pourtant au site et à l'architecture du corps principal. Ce pourrait être une maison isolée, celle que Bougainville vint attaquer peu après.

de 18 et un mortier, établis là depuis le 19 juillet. Elle fut vite désemparée. Celle de Sillery un peu plus loin, de deux canons, fut également prise, le poste enlevé et dispersé.

Un second et un troisième convoi amenèrent le reste des troupes sans qu'il fut incommodé. Elles étaient toutes débarquées avant six heures, au nombre de 4,816 hommes, y compris les officiers, suivant l'état militaire régulier pour chaque régiment, que rapporte Knox (*II, p.* 74), comme présents à la bataille ; plus 13 officiers de l'état-major, dont il donne la liste.

Quelques canonniers arrivèrent à la suite avec une petite pièce.

Nous ne pouvons et ne devons pas donner l'effectif de l'infanterie légère que Parkman évalue à 400 hommes et qu'il ajoute au corps d'armée.

Cette infanterie légère, tirée des régiments de ligne, formait-elle encore partie de ces régiments ? Pourquoi ces hommes ne paraissent-ils pas au rôle du 13 septembre comme corps distinct et séparé, tant pour la solde que pour l'appel du jour ? Il y aurait double emploi en les ajoutant au corps entier. En effet, par l'ordre du jour de Murray du 22 septembre, il est enjoint au corps d'infanterie légère du colonel Howe de rejoindre leurs régiments respectifs (*Knox, p.* 96). Nous devons donc les déduire du calcul de Parkman et autres. Les compagnies de grenadiers français étaient aussi tirées des divers régiments, et ne paraissent pas à part sur les rôles.

Dès avant huit heures l'armée était montée et alignée sur les Plaines, le dos tourné au fleuve.

Jusque là Wolfe n'avait rencontré que le peu de résistance que l'on vient de voir, et fait quelques pertes légères par des tirailleurs, Canadiens ou Sauvages isolés, cachés dans les bois.

Le semblant d'opposition à la descente par le détachement ou gardes françaises envoyés sur la grève à l'Anse-

Elle fut
loin, de
et dis-

este des
toutes
ommes,
er pour
me pré-
r, dont

petite

ctif de
mes et

e, for-
oi ces
embre
pour
utant
urray
égère
ectifs
ul de
fran-
arais-

gnée

ésis-
ères
chés

che-
nse-

13. The 4 gun battery at Sillery taken by the English, afterwards attacked by the enemy who were repulsed with great lost.—From the drawing of Captain Hervy Smyth, aide-de-camp to General Wolfe.
(*Collection Philéas Gagnon.*)

des-Mères n'aboutit à rien, le piquet ayant reculé sous la canonnade de la flotte.

Chose surprenante, incroyable, inespérée, Wolfe avait réussi dans cette entreprise hasardeuse, et si téméraire qu'il n'entendait risquer au plus que 200 hommes dans cette tentative. Sa hardiesse, en dernier ressort, était couronnée du plus brillant succès, qui couvrait de gloire un projet pour ainsi dire insensé.

Il est vrai qu'une suite de circonstances inattendues de son côté et imprévues de l'autre, le favorisèrent comme par enchantement, en même temps qu'il sut profiter des fautes de l'incurie, du manque de vigilance et de discipline de l'ennemi.

Et dire qu'une dizaine d'hommes avec des bâtons et des pierres, auraient pu rejeter en bas du Cap n'importe quels assaillants ! (*Johnstone, p.* 10) Et que près de 2,500 hommes guettaient ce débarquement ! !

Bougainville, avec la fleur de l'armée,—plus de 2,000 hommes de pied et 200 hommes de cavalerie, sous la Rochebeaucourt—défendait ce soir-là la rivière et les abords du Cap-Rouge. Le Chevalier de Rumigny, du la Sarre, se trouvait au poste de Sillery avec deux canons ; ensuite Douglas, du Languedoc, à Samos, avec les quatre canons déjà dits et un mortier ; l'imbécile et lâche de Vergor de Chambon, capitaine des troupes de la colonie, était chargé de veiller à l'Anse-du-Foulon, de Saint-Michel et l'Anse-des-Mères. Son piquet à l'Anse-des-Mères, placé le 27 août (*Panet, p.* 22) pour veiller soit d'en haut ou d'en bas sur la grève, avait déserté ou était disparu. Tous ces postes étaient supposés récemment garnis en plus de 100 hommes chacun.

Le 4 septembre Montcalm avait envoyé le régiment de Guyenne camper sur les hauteurs de Québec, d'où il pouvait se reporter facilement de tous côtés. Le malheur voulut qu'on le retira trois ou quatre jours après. (*Ev. de la G., p.* 61).

Montcalm avait enjoint à Montreuil de l'y renvoyer camper et d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Il s'en prend à Montreuil, au dire de Johnstone, dans *Hadès*, *p.* 36, de ne pas avoir exécuté cet ordre, pendant que lui, Montcalm, avait ce même régiment campé sous ses yeux près du pont. Que ne l'envoya-t-il lui-même, ayant plus de 48 heures pour y voir ?

" La correspondance était si mal établie de l'un à l'autre " des postes de M. Bougainville et entre ceux-ci et le camp " de Beauport, que les Anglais avaient, vers les cinq heures " du matin, tourné et dissipé les détachements que com- " mandait M. de Vergor à l'Anse-du-Foulon et étaient déjà " en bataille sur les hauteurs de Québec, ..... qu'on " ignorait encore dans nos camps qu'ils voulussent nous " attaquer de ce côté-là ; M. de Bougainville, qui n'en était " éloigné que de deux lieues, ne l'apprit, à ce qu'il dit, qu'à " huit heures du matin, et M. de Vaudreuil, qui en était à " beaucoup moins de la moitié de cette distance, n'en fut " exactement informé qu'à six heures et demie. L'armée, " sur un mouvement que l'on avait vu faire aux barges en- " nemies, rentrait dans ses tentes. (*Ev. de la G.*, *p.* 65.) " .....La fortune sembla en cette occurrence s'accorder " avec le peu d'ordre qui régnait parmi nos troupes pour " lui (Wolfe) en faciliter l'accès." (*Ev. de la G.*, *p.* 65.)

" Ce mélange de malhenrs et de désordres dans notre " service prépara la fatale catastrophe, qui, par une suite " de nouvelles fautes, en nous faisant perdre le fruit de " tant de fatigue et de dépenses, mit le comble à notre " humiliation." (*Journal*, *p.* 65.)

" Au lieu de les chercher dans une fatalité que la super- " stition aperçoit toujours dans ce qui arrive de fâcheux aux " hommes, je crois pouvoir, sans rien hazarder, me flatter " de les trouver dans les passions auxquelles nous avons eu " le malheur d'être trop sujets, ou plutôt, dans les dé- " sordres qui en sont les suites nécessaires." (*Ev. de la G.*, *p.* 73.)

Pour nous, ajoutons, dès le principe, le partage du commandement entre des chefs jaloux, ambitieux et vaniteux à l'excès, et de plus, un grand manque de discipline.

" Nous avons ce même jour (24 juillet) une preuve bien " sensible du désordre qui régnait dans l'armée ; il en " était sorti un grand nombre de chasseurs, qui ayant " trouvé beaucoup de gibier (*tourtes*) du côté de Sainte- " Foye, firent un feu si soutenu que les Sauvages croyant " que nous étions attaqués s'y portèrent, et ils en firent " sentir l'inconvénient." (*Id.*)

La suite du peu d'ordre qui régnait dans les différentes parties du service est mentionnée à maintes reprises.

Ce défaut de discipline ne pouvait manquer d'amener les désastres qui s'en suivirent.

Wolfe laissa une partie du Royal-American, le 3ième bataillon, à la garde du débarquement, mais il fut rappelé ensuite pour l'action. (*Mante, p.* 255, *Knox II, p.* 96).

Suivons-le sur le plateau. Knox, *p.* 68: " As soon " as we gained the summit all was quiet and not a shot " was heard owing to the excellent conduct of the light- " infantry under Colonel Howe..... it was by this time " clear day light " (5.30 hrs a.m.). " Here we formed again, " the river and the south country to our rear, our right " extending to the town, our left to Sillery, and halted a " few minutes."

" ..... We then faced to the right and marched towards " the town by files, till we came to the Plains of Abra- " ham, an even piece of ground, which Wolfe had made " choice of, while we stood forming upon the hill. Weather " showery ; about six o'clock the enemy made their " appearance (*le Guyenne déployé en tirailleurs*), between " us and the town ; whereupon we halted, and wheeled " to the right, thereby forming the line of battle."

Il décrit cette première formation en bataille, laissant partie de l'infanterie légère postée dans des maisons à Sillery, et le reste occupant une suite de maisons favora-

blement situées pour défendre la gauche. Cette ligne ne pouvait guère dépasser Marchmont, car le général fit dès lors avancer divers pelotons à droite sur la déclivité du cap pour inquiéter l'ennemi et l'empêcher d'enfiler entre lui et le fleuve, ce qu'il avait déjà tenté de faire (*Knox, p.* 69). Cet auteur, qui est le témoin et l'écrivain sur les lieux le plus authentique sur cette partie, fait observer en note que quoique cette disposition des rangs fut ensuite changée, néanmoins la situation de l'armée demeura la même quand à l'ennemi et à la scène de l'action.

Les divers régiments en arrière ayant rejoint les autres, Wolfe fit alors une nouvelle disposition de son armée, la divisant en trois brigades. Sa première ligne fut formée comme suit : La droite, sous Monckton, par le Otway, 35ème, lieutenant-colonel Fletcher, contournant vers le fleuve ; par les trois divisions des grenadiers de Louisbourg, lieutenant-colonel Carleton, et par le Bragg, 28ème, lieutenant-colonel Walsh. Le centre, sous Murray, était composé du Kennedy, 43ème, lieutenant-colonel James, du Lascelles, 47ème, lieutenant-colonel Hale, et des montagnards écossais,78ème, lieutenant-colonel Fraser. La gauche, sous Townshend, comprenait l'Anstruthers, 58ème, major Agnew, et l'Amherst, 15ème, major Irvine, tourné en potence. L'infanterie légère de Howe, postée dans un bois beaucoup en deça, faisait face à la rivière Saint-Charles. En arrière, sur la seconde ligne, l'infanterie légère du Royal-American, 60ème, composée des 2ème et 3ème bataillons, sous le colonel Young, protégeait l'aile gauche. L'aile droite avait pour support le corps de réserve du Webb, 48ème, lieutenant-colonel Burton, posté en plein milieu des Plaines (*Champ de courses*), et déployé en huit divisions largement espacées. Ce qui ferait 3,271 hommes en front,—en n'admettant pas en plus, comme Parkman, 400 hommes d'infanterie légère,—et 1,545 hommes comme réserve. Si maintenant on réfère à l'ordre du jour de Wolfe, 7 septembre, on peut en inférer que cette seconde ligne du

Webb devait se tenir à deux cents pas environ de l'autre, ce qui la place au milieu du terrain des Plaines.

Avant et pendant cette formation, que divers avant-postes protégeaient, l'ennemi avait commencé la canonnade et la fusillade, qui dura plus d'une heure avant d'en venir aux mains. Mais ce qui molestait le plus les rangs était le feu (*galling fire*) des tirailleurs, Canadiens et Sauvages, cachés dans un champ de blé en avant de la droite, et dans le petit bois en face du centre de Wolfe et s'étendant un peu vers la gauche. Quelques pelotons lancés sur eux de temps à autres les forcèrent de déloger. Alors ordre fut donné de se coucher à terre et les soldats demeurèrent à couvert dans cette position pendant quelque temps.

Wolfe se trouvait alors aussi à couvert du canon de la ville dans le ravin au delà de la prison, et posté, dit Lévis, derrière de petites hauteurs, où lui-même établit là son camp le 29 avril au matin, à un quart de lieue des dites hauteurs. (*Journal, pp.* 209 *et* 274). Voici ce que confirme ce point :

" Les deux armées séparées par une petite colline " (le site de la prison, car il n'y en a pas d'autre visible des Buttes-à-Neveu vers ce côté) " se canonnaient depuis envi-" ron une heure. L'éminence sur laquelle la nôtre était " rangée en bataille " (les Buttes-à-Neveu) " dominait dans " quelques points celle qu'occupaient les Anglais, qui y " étaient couverts, soit par des ravins peu profonds, soit " par des clôtures de champs en palissades." (*Ev. de la G.*, p. 66). Et ajoutons, cachés par le bois qui séparait leurs centres.

Les avant-postes des deux armées se fusillaient ainsi depuis quelque temps dès avant les dix heures du matin ; " —pendant longtemps," dit Joannès, qui en était.

" We had several skirmishes with the Canadians and " Savages till about ten o'clock when the army was formed " in line of battle." (*Fraser, p.* 20).

Il nous parait évident que la ligne de Wolfe était alors

abritée derrière la butte de la prison et ne dépassait pas la borne est des Plaines ; ce qui se confirme davantage par le simple aspect des lieux ou par l'inspection du plan que nous montrons, (1) dont les chiffres des différents niveaux indiquent là les ondulations du sol, différence entre 321, 292 et 290 pieds, c'est-à-dire une trentaine de pieds de *baisseur*.

Bien plus, Wolfe avant l'action, envoya s'emparer de cette éminence parce qu'elle lui obstruait la vue de l'ennemi de ce côté. La lettre d'un officier anglais du 28ème régiment, servant dans les grenadiers de Louisbourg, sous Murray, écrite après la bataille, en fait preuve : " Upon the " general viewing the position of the two armies, he took " notice of a small rising ground between our right and " the enemy's left, which concealed their motions from us " in that quarter, upon which the General did me the " honor to detach me with a few grenadiers to take pos- " session of that ground, and maintain it to the last " extremity, which I did until both armies were engaged ; " and then the General came to me ; but that great and " ever memorable man, whose loss cannot be enough ever " regretted, was scarce a moment with me till he received " his fatal wound." (*Hawkins, pp.* 360-361).

Sur cette éminence, où est bâtie la prison, il y avait autrefois une redoute appelée " Wolfe's redoubt," telle que marquée sur le plan du major Holland. Ses restes sont disparus pour faire place à la récente construction. C'est la même que celle mentionnée par Hawkins, à l'encoignure sud de laquelle a été plantée la première borne de la méridienne tirée par le major Holland suivant son plan. Cette borne se trouve posée dans la cour intérieure de la prison. On trouve également le tracé de cette redoute sur le plan de John Adams, arpenteur, fait vers 1820, plusieurs années après celui de Holland, mais non daté.

---

(1) Ce plan, de 10 pieds sur 8, servait de démonstration, à la conférence.

M. Campbell, ancien protonotaire, et M. Lampson, avocat, tous deux élevés auprès, me disent avoir souvent joué dans les ruines de cette redoute. Sa forme était en pantagone ou parallélogramme, avec une corne à double flanc, dirigée vers l'ouest, et semble mesurer de 175 à 200 pieds sur ses faces. Elle paraît avoir été fortifiée d'un fossé sur son pourtour.

On se demande si cette redoute considérable, en forme de bastion, existait en 1759 ; par qui a-t-elle été construite ? Si elle était bâtie avant 1759, était-elle occupée ou abandonnée par les Français le jour de la bataille ?

Nous n'avons pu trouver aucune indication écrite de son existence en septembre 1759. Les Français auraient eu le temps, par les piquets lancés dès le matin, d'y pénétrer et de s'y défendre avant que Wolfe s'en fut emparé. Il est vrai qu'elle n'était qu'à 150 verges de la ligne du terrain des courses que Wolfe avait atteinte. Cependant la forme de bastion pareille à celle du Cap-Diamant (ou Joybert), et la similitude avec les autres anciens ouvrages de retranchements en terre par les Français, plus près de la ville, pourraient porter à croire à une construction française.

Si, au contraire, elle est de construction anglaise, comme point de défense de la ville de ce côté, pourquoi l'a-t-on laissé tomber en ruine peu de temps après ? Suivant la carte de Désandrouins, elle serait une des redoutes Q. Q. occupées par les Anglais durant la bataille de Sainte-Foye. Nous pensons que c'est un ouvrage avancé fait par Murray en prévision du retour de Lévis, et indiqué par la lettre *h* sur le plan de Hawkins. Quoiqu'il en soit il est certain que c'est l'endroit où Wolfe a été blessé à mort, après avoir ordonné la charge à la baïonnette à la tête du Bragg et des grenadiers de Louisburg.

Il est remarquable que les travaux considérables de défense et les fortifications françaises, tels que les parallèles, tranchées, revêtements, banquettes, etc., qui se voient encore à quelques arpents de la citadelle, n'aient pas été men-

tionnés à l'occasion ni de l'une ni de l'autre des deux batailles, et durant le siége par Lévis.

Et aussi que Montcalm n'ait pas songé à s'y retrancher pour la défense ou à s'y replier en cas de retraite.

Nous rangeons donc le front de l'armée de Wolfe, c'est-à-dire, sa première ligne formée sur trois rangs de hauteur, et protégée dans sa formation par des avant-postes, à un mille de Québec (*Fraser*), à commencer près de la cime du Cap à droite, passant sur le *Champ de courses* près de l'estrade, et continuant jusque vers l'asile Finlay, pour s'étendre loin en arrière de chaque côté du chemin de Sainte-Foye jusque sur la propriété de Mme. David Ross.

L'infanterie légère occupait là un bois et quelques maisons, y compris celle de Borgia, fort en avant, (1), dont un

---

(1) Où était ce moulin à vent et cette maison Borgia dont parle le chevalier Johnstone, p. 43. " The wind-mill and Borgia's House, upon the edge of the hill .... the Canadians having set fire to that house and chased you from it, you retook your former position."

On trouve dans ce temps-là plusieurs de ces moulins à vent dans la ville et ses environs. On pourrait croire de prime abord qu'il s'agit du moulin de M. d'Artigny, en face de Wolfe, sur le bord de la Butte-à-Neveu, situé précisément devant son aile droite au haut de la côte, sur l'emplacement de la tour Martello No. 2, et à cent verges de distance d'un Borgia (Augustin-Borgia Levasseur), sur la Côte à Perrault, maintenant représenté par M. Guilmartin. Cependant il n'en est rien. En prévision du siège par Lévis, Murray fit sauter ce moulin le 22 janvier 1760, pour y ériger une redoute, *block-house*. C'était son ouvrage le plus avancé et la plus grande des cinq redoutes devant la ville de ce côté et dominant comme au niveau de la citadelle. Elle était garnie de deux canons et considérée comme hors d'insulte. Lévis en arrivant la bombarda. Un accident mit le feu aux poudres ; le toit fut emporté et un capitaine et une vingtaine d'hommes furent blessés. Elle brûla jusqu'à terre. (*Murray, p. 33. Knox, II, p. 298*). Ce Borgia n'est devenu propriétaire là qu'en mai 1790, et le moulin dont il s'agit était, suivant Johnstone et les cartes, vis-à-vis l'aile gauche de Wolfe, déployée sur le coteau Sainte-Geneviève, et laquelle paraissait tenter une descente vers le pont de bateaux sur la rivière Saint-Charles, par l'ancien chemin qui y descendait de ce moulin.

En effet, ce moulin se trouve indiqué sur plusieurs cartes et plans, entre autres par Villeneuve, 1685, par Lévis, 1760, Holland, 1785, par le plan gravé de 1775 sans nom d'auteur, et par le plan de Perrault, aux Ursulines, jusqu'en 1790.

Nous croyons qu'il remonte à Jean Bourdon qui avait obtenu une concession de terre, fief Saint-Jean, *avec permission d'y bâtir un moulin à vent faisant du*

des détachements s'était emparé dès le début, conformément à l'ordre général du 7 septembre.

Wolfe se plaça, pour commander, au centre, à quelques pas au sud ou près de l'estrade qu'on voit sur le Champ de courses. Sa première ligne d'attaque ne se montait, comme on l'a dit, qu'à 3,271 hommes tout au plus, et quelques bombardiers et canonniers.

---

*blé et farine*, suivant les titres primitifs énumérés dans un acte consenti par son fils, Jean-François, à Charles Bazire devant Mtre Becquet, notaire royal, le 28 août 1677, et porté au cahier de l'Intendance du domaine de Sa Majesté, représenté par la Compagnie de la Nouvelle-France. Jean Bourdon avait obtenu de la compagnie, le 19 mars 1661, l'érection en fief de sa maison appelée Saint-Jean, dans la banlieue de Québec. Les bornes de son terrain lui avaient été assignées le 23 mai 1637. *Cf. Actes de foi et hommage, vol. II, p. 474, A. D. 1726.*

Ce moulin paraît avoir été situé à l'endroit de la remise des Chars Urbains, sur la courbe du chemin Saint-Jean, à son entrée dans la rue d'Aiguillon actuelle, lequel continuait alors de là, par divers détours, suivant les accidents du sol, jusqu'à la porte Saint-Jean. *Cf. Plan de 1775.* Ce ne fut que plus tard que la rue Saint-Jean qui se continuait tout droit dans la rue Saint-Joachim, fut alignée et nivelée, telle qu'on la voit aujourd'hui, pour reprendre la courbe. Bourdon avait donné à un rocher en cet endroit le nom de *La Roche Bernard*, en souvenir d'un rocher semblable près de Notre-Dame d'Auray, en Bretagne. C'est au pied de ce même rocher que se faisaient les exécutions militaires, sous le régime anglais, comme n'offrant aucun danger pour fusiller les soldats.

Ce même fief Saint-Jean devint la propriété de Michel Sarrazin, médecin du roi, et conseiller au Conseil Supérieur de Québec, comme adjudicataire, le 22 octobre 1709, entre autres, de divers immeubles vendus par autorité de justice sur Gaillard, curateur à la succession vacante de Sieur Aubert de la Chesnaye. Ce fief passa en diverses mains pour tomber en partie dans celles des Dames Ursulines de Québec et aussi de l'Hôtel-Dieu.

Suivant ces plans le moulin aurait été situé à l'ouest d'un chemin montant de la vallée Saint-Charles, tandis qu'aujourd'hui, il se trouverait à l'est de la Côte-à-Sauvageau.

Cependant on découvre dans un autre plan imparfait, à l'Hôtel-Dieu de Québec, un chemin de convention entre ces Dames Religieuses et les Ursulines qui servait à monter le coteau et qui concorderait un peu avec le tracé sur les plans ci-dessus cités. Il semblerait descendre dans la vallée par la côte de la Négresse pour atteindre la rivière Saint-Charles.

Maintenant, quel était ce Borgia et où était sa maison, dont les Anglais s'étaient emparée à bonne heure, qui fut reprise et brûlée par les Canadiens ?

C'est dans le recensement de Québec en 1716, publié par l'abbé Beaudet en

Jusque là ses troupes en avançant pour se former n'avaient subi aucun choc si ce n'est quelques escarmouches d'avant-postes et de tirailleurs Canadiens embusqués dans les bois, ou cachés dans les broussailles, dont un, au dire de Montcalm, vaut ainsi trois soldats disciplinés ; ce qu'il entend de leur adresse à tirer.

---

1887, que se présente pour la première fois en ce pays le nom Borgia, nom espagnol.

Il fut donné au baptême, à Québec, le 4 avril 1707, à François-Louis de Borgia, porté au recensement sous le nom de *François de Borgia*, âgé de 10 ans, fils de Pierre LeVasseur, menuisier, âgé de 55 ans, et de sa seconde femme, Anne Ménage, âgée de 40 ans, demeurant rue qui est le long du jardin du Fort (des Carrières). Ce nom fut donné à l'enfant en l'honneur de Saint-François de Borgia, canonisé depuis peu (1671).

Le *Dictionnaire généalogique* de Mgr Tanguay ne mentionne pas plusieurs des onze enfants de cette famille, alors vivants. *Vol. V, p. 387.*

Il omet entre autres celui-ci né entre Barthélémi, baptisé le 16 janvier 1705, dit âgé de 12 ans, et François-Ignace, dit âgé de 9 ans, baptisé le 4 septembre 1708.

Ce même François-Louis Borgia LeVasseur épousa en premières noces, 2 mai 1730, à Québec, Hélène Moreau, et en secondes noces, 27 août 1744, Marie-Joseph Gatien. En 1759 il était donc âgé de 52 ans. Il portait simplement alors le nom de Borgia, que portent aujourd'hui ses descendants, et fut l'ancêtre de Joseph LeVasseur Borgia, avocat célèbre dans sa profession, démis de ses fonctions par le gouverneur Craig en 1810, et élu député à l'Assemblée Législative de 1810 à 1829.

Dans ses *Mémoires*, M. de Gaspé (p. 301) raconte qu'après avoir commencé ses études de droit chez le juge en chef Sewell, il entra, pour les continuer, chez M. Borgia. Il faut en rabattre un peu du language qu'il prête à son deuxième patron sur le peu d'importance et d'utilité de la science légale ; à moins de prendre ce passage pour une boutade d'étudiant, ou un trait satirique qu'on s'est plu de tout temps à lancer contre les gens de loi, mais qui ne peut atteindre l'avocat Borgia.

Pour en revenir à ce François-Louis de Borgia, le propriétaire de la maison qui nous occupe, nous le retrouvons voisin, du côté nord-est, de l'habitation du même Dr. Sarrazin, et de l'autre côté borné aux Dames Ursulines.

Le 28 décembre 1758, sous le nom de François-Louis Borgia LeVasseur, bourgeois, de Québec, il présente au greffier du domaine du roi un contrat de vente à lui faite par Simon Chamberland par devant Mtre Boucault, notaire royal, le 26 novembre 1742, " d'une terre en la censive de Sa Majesté, située au dit lieu de la côte Sainte-Geneviève (dite sise côte Saint-Jean au registre) de 3 arpents de front sur toute la profondeur (sur 20 arpents de profondeur, dit au registre) à prendre depuis le chemin du Roi, vis-à-vis le terrain appartenant ci-devant au Sr. Perthuis, jusqu'au chemin du Roy de la Grande-Allée,

Passons maintenant dès le même matin dans le camp retranché de Montcalm s'étendant de sa droite depuis l'ouvrage à cornes qui défendait le passage et le pont de ba-

GENERAL MONTCALM.

teaux sur la rivière Saint-Charles, et occupant toute la côte de Beauport jusqu'au Sault Montmorency, à sa gauche, avec environ 6,000 hommes.

---

tenant au sud-ouest à l'habitation de M. Sarrazin et à présent ses héritiers, et d'un côté du nord-est, aux terres ci-devant appartenant à M. (Rouer) D'Artigny et à présent aux Dames Ursulines."

Le titre du vendeur Chamberland provenait des héritiers Pinguet, suivant contrat passé devant Mtre Rageot, notaire royal, le 25 septembre 1723.

Il est naturel de croire que ce Borgia bourgeois, ait dû se bâtir une maison sur une propriété d'une soixantaine d'arpents d'étendue aux portes de la ville, dont il jouissait depuis une quinzaine d'années. Comme cette maison a été incendiée, il est presque impossible aujourd'hui d'en déterminer précisément le site, sinon qu'elle était près et dans la direction du moulin à vent, suivant le chevalier Johnstone, et construite au sud-est de la courbe de l'ancien chemin Saint-Jean. Le plan de bataille dans Jefferys, p. 131, indique deux maisons à peu près vers cet endroit, sur le bord du chemin.

Laissons de côté les préocupations intérieures de leur commandant, ses pressentiments et ses allées et venues durant la nuit, avec Johnstone et autres, pour arriver au fait que lui, au centre, dans le manoir de Salaberry, aurait tenu son armée sur pied, aux tranchées, toute cette nuit, complètement trompé par le feu des vaisseaux et par une attaque et descente simulées, habilement dirigées et soutenues par les matelots de la flotte, sur le rivage de Beauport ; si bien que même le canon qui tonnait à Samos dès avant quatre heures du matin ne put détourner alors son attention, ni lui causer d'alerte autre que sa crainte pour l'interception de ses vivres de ce côté, qui étaient attendues par eau.

Pourtant, une heure après minuit, les patrouilles d'eau avaient averti que beaucoup de berges filaient du côté de la ville, et il se plaint, suivant le langage que lui prête Johnstone, d'ignorer ce que l'on savait dans toute l'aile droite. Il se fiait que si rien d'important fût survenu il en aurait été informé ; et il rentre alors dans ses quartiers après qulques tasses de thé prises avec Johnstone. Cependant il avoue que pas une âme depuis minuit ne lui a apporté un message de la droite.

Adoptant la version française la plus probable (*Evénements de la Guerre, p.* 65), nous croyons que Vaudreuil, à l'extrême droite du camp, ne fut exactement informé de la présence des Anglais sur les Hauteurs d'Abraham que vers les six heures et demie, et il n'est pas présumable que la première nouvelle passât tout droit devant lui, premier en rang, pour être ensuite remise à Montcalm à une lieue plus loin. D'ailleurs Marcel, l'aide-de-camp de celui-ci, était posté auprès de Vaudreuil pour transmettre les dépêches à son chef.

Celui-ci, aux premières nouvelles, n'en voulut rien croire, puis, ne pensant pas l'affaire sérieuse, se contenta d'envoyer des piquets pour secourir les postes. Ce doit être

un de ces piquets qui fut repoussé sur la grève à l'Anse-des-Mères. Le Guienne fut dépêché à la suite. (1)

Déjà quelques milices étaient sorties de la ville pour inquiéter l'ennemi. (*Joannès*, cité par Dussieux, p. 390).

Montcalm partit à cheval et se rendit sur les hauteurs derrière la ville où " il fut bien surpris (*Bigot, lettre du* 15 " *oct.* 1759) de voir l'armée anglaise qui se formait dans la " plaine, et les avant-postes engagés à tirer sur les Cana- " diens répandus dans les bois."

A peine revenu de son étonnement il fit battre la générale et toutes les troupes reprirent successivement les armes avec ordre de hâter la marche avec toute la diligence possible pour faire face à l'ennemi. *Johnstone*, pp. 39 et 41. Il pouvait être alors sept heures du matin.

On laissa 1,500 hommes pour la garde du camp.

D'après les ordres, contre-ordres, va-et-vient et délais dans le camp, rapportés par Johnstone, il devait dépasser de beaucoup les huit heures quand le gros de l'armée parvint sur les Buttes-à-Neveu. Nous concevons que Montcalm et son état-major à cheval aient passé par la porte du Palais ; mais nous ne voyons pas la nécessité de faire marcher toute l'armée par cette route (*Parkman, II, p.* 92), en allongeant ainsi inutilement son chemin d'un mille, lorsqu'il s'agissait de couper au plus court, pendant que Wolfe était tenu en échec par le Guienne, les Sauvages et les milices sorties de la ville, et lorsque deux heures après les

---

(1) Nous croyons que le Guienne marcha le matin du 13 septembre sur un ordre reçu la veille de se rendre sur les Plaines et de s'y retrancher. Ceci peut expliquer la présence matinale des uniformes français aperçus par Wolfe sur les hauteurs, et dépêchés indépendamment des avis transmis au camp de Beauport. Knox (II., p. 78) semble si bien informé sur ce point, qu'il cite comme une bonne fortune pour Wolfe d'avoir devancé ce jour. " It is still more fortunate " that the General had not deferred the execution of his project to another " day, for two french regiments, with a corps of savages, were actually under " orders to march at six o'clook on the morning of the 13th. But, happily, " our troops were in possession of the ground before the enemy had any " thought of our stirring."

mêmes troupes redescendaient en masse, à toutes jambes, directement par le coteau Sainte-Geneviève. Il nous parait certain que les Sauvages qui furent s'embusquer plus loin, en arrière de Townshend, dans le défaut du même coteau, n'ont pas été induits à faire ce long détour simplement pour aller parader dans la ville avec leurs pendeloques. Le Royal-Roussillon, parti de l'extrême gauche, au Sault, arriva le dernier, à neuf heures et demie, après une course de deux lieues, et prit place, encore hors d'haleine, à gauche, en deça des milices de Montréal et de Trois-Rivières, lesquelles contournaient le bord du cap. Venaient ensuite en ligne droite Guyenne, Béarn, Languedoc et la Sarre. Les troupes de la colonie et les milices de Québec s'étendaient au delà de la porte Saint-Jean, le long du coteau Sainte-Geneviève, faisant face à Townshend. Les deux ailes s'appuyaient sur des bois.

Toutes ces troupes étaient réduites depuis le 22 août à une ration de trois quarterons de pain, et pour les Canadiens et les Sauvages à " un misérable d'eau-de-vie."

On peut se demander si, sortant des retranchements, " le jour étant fait," pour rentrer dans les tentes (vers 6 heures et demie) quel repos et rafraîchissements le soldat eut le temps de prendre quand il entendit battre la générale.

Sans les Sauvages, M. de Montcalm comptait environ 3,600 hommes en bataille dans ce moment, peut-être 5,000 avec le contingent dont Vaudreuil pouvait le renforcer à temps. Il parcourut les rangs à cheval (dont la couleur ne fait rien à l'affaire, pas plus que ses manchettes en dentelle) et demanda aux soldats s'ils étaient fatigués. Belle demande !!

Le combat était déjà commencé entre les avant-postes et des pelotons de Canadiens qui se fusillaient depuis une heure avec les Anglais derrière des fredoches. (*Malartic*, *p.* 484). Montcalm ayant obtenu de la ville, à 9 heures et demie, deux pièces de campagne les braqua à sa droite. Ainsi posté il se trouvait adossé aux bastions de la ville,

savoir : le Cap Diamant, la Glacière, Saint-Louis, Sainte-Ursule, Saint-Jean et la Potence, lesquels ne lui servirent pourtant de rien. (*Fraser, p.* 21).

Montcalm avait l'avantage de l'éminence du terrain (1) et un appui certain sur ses derrières. Il n'avait rien à perdre en maintenant sa position, tandis que Wolfe—attaqué en queue et en flanc par Bougainville qui pouvait d'un moment à l'autre accourir du Cap-Rouge—se trouvait entre deux feux et sans retraite possible. Il lui fallait vaincre ou périr.

Montcalm au contraire pouvait se replier sur la ville et sur l'heure (*Knox*) en tirer 650 hommes de la garnison comme support, et attendre au besoin le reste des troupes de son camp. Que se passait-il dans son esprit ? Nous laissons à d'autres, qui prétendent le deviner, le soin d'en rendre compte. Voyons ce qu'il a fait ; inutile de chercher ce qu'il aurait pu ou dû faire, ou ce que Lévis aurait accompli à sa place.

Sorti à cheval par la porte Saint-Louis, Montcalm s'était placé au centre pour commander et se trouvait en ligne de la continuation de la rue Saint-Amable, à peu près vers le milieu de la rue Claire-Fontaine.

M. de Sennezergues avait le commandement de la gauche. Dumas, major des troupes de la Marine, commandait la droite. Les bataillons des réguliers présentaient en ligne un front de bandière à trois de hauteur.

Cependant, sur les neuf heures et demie, les deux armées, déployées à une portée de mousquet, s'étaient ébranlées et rapprochées d'un peu plus près ; les Anglais avançant leur première ligne lentement et après plusieurs haltes. Ils n'étaient plus qu'à 5 à 600 verges des Buttes-à-Neveu.

---

(1) Ce point était d'une telle importance stratégique que Montcalm, dans son plan de défense, avait songé en premier lieu à s'y retrancher.

Murray lui-même dit qu'il n'eut pas le temps de le faire à cause de la terre gelée et qu'il aurait pu s'y défendre contre une forte armée. *Lettre du 25 mai 1760, et son journal, p. 6.*

Lévis énonce au clair la position. " Les ennemis, qui, à notre mouvement avaient gagné la crête des hauteurs firent un feu considérable." (*Journal, p.* 209).

Wolfe était parvenu à placer près de l'éminence dont il s'était emparé le petit canon de bronze de 6, grimpé à bras du Foulon par des matelots. C'était toute son artillerie.

On peut observer avec quel soin et quelle exactitude est fait le plan de la bataille qui se voit dans Jefferys. Il indique l'endroit de cet unique canon et corrobore ainsi Townshend, Fraser et autres sur ce point. Les deux pièces des Français y sont de même marquées, et leur front de bandière, en ligne avec chaque drapeau en tête du régiment, est parfaitement dessiné.

Montcalm se figurant, sur oui-dire, que l'ennemi *commençait à se retrancher et qu'une fois maître du terrain it ne pourrait plus le déposter*, ce qui était pour lui le point capital à enlever, et craignant, sur un movement de Townshend vers la maison Borgia et le moulin à vent,—d'où le chemin descendait à la rivière Saint-Charles, que sa droite ne fut tournée et sa retraite coupée vers le pont de bateaux,—se décida, avant de réunir toutes ses forces, à hasarder l'attaque, et ordonna, tête baissée, la charge. Il faut croire qu'il comptait sur la bonne fortune de ses succès passés. Son ardeur allait bien vite se refroidir.

Johnstone, qui écrit après coup la défense de Montcalm, prétend que l'ordre ne fut donné qu'à la suite de la réunion d'un conseil de guerre de tous les officiers commandants. Il veut en faire conclure qu'on en était venu à cette décision, laquelle n'est pas confirmée. Lui-même se garde de l'affirmer en fait. Bien plus, comment se fait-il que Montreuil, l'aide-de-camp, s'avise de remontrer à son géneral, au moment de donner l'ordre du combat, qu'il n'a pas les forces nécessaires pour l'entreprendre ? Si la résolution était ainsi prise, c'était plus qu'une impertinence. Que penser, quand les mêmes officiers nièrent ensuite cette décision ?

Toute cette partie du récit de Johnstone est tellement entortillée et si peu rationnelle qu'elle doit être passée sous silence. C'est un plaidoyer en faveur de Montcalm, qui porte à faux par son incohérence. Il ne fait honneur au jugement ni de l'un ni de l'autre.

Au signal d'une charge générale et à la suite de Montcalm à cheval, l'épée à la main devant eux, les bataillons se portèrent en avant de bonne grâce, au pas de charge, et avec la vivacité coutumière des Français, le centre dirigé contre Murray et la gauche contre Monckton. L'espace creux à franchir était difficile, embarrassé, inégal et entrecoupé de broussailles. Ils tinrent leur ligne jusqu'à la rencontre du bois, qui s'allongeait un peu vers leur droite et séparait les deux armées, où il fallut la rompre et s'avancer comme en colonnes : l'une, la première, au sud, et les deux autres du côté nord. Cet obstacle étant dépassé ils cherchèrent à se reformer en plaine, mais, étant resserrés, la mitraille bien servie et bien dirigée du petit canon les en empêchait fort. Avant d'y parvenir, les troupes de la première colonne lâchèrent, de trop loin, un feu irrégulier, en peloton, tirant en enfilade vers les ailes, tout en avançant hardiment, hurlant des cris de guerre et fusils en l'air (recovered arms.) Leur décharge n'eut que peu d'effet. Les Canadiens, incorporés et nombreux dans les rangs, accoutumés à mettre ventre à terre pour recharger, augmentèrent par là le désordre.

Les soldats de Wolfe qui avaient enduré tout le temps sans broncher la fusillade des tirailleurs, reçurent avec intrépidité cette première décharge.

Après s'être encore avancés de quelques pas sur l'élévation (1) (*Malartic, p.* 285), ils attendirent, chargés à double balle, l'ennemi descendu dans le ravin entre les Buttes-à-

---

(1) L'amiral Saunders dit : " Our troops received their fire and reserved " their own advancing till they were so near as to run upon them and pushed " them with their bayonets."

Neveu et la prison, qui s'approchait résolument, mais en mauvais ordre. Quand les premiers rangs furent rendus à belle portée, une quarantaine de verges environ, ils furent reçus par un feu simultané de toute la ligne, " comme un coup de canon," et si bien nourri qu'il fut des plus meurtriers ; tellement qu'au bout de 7 ou 8 minutes, quand la fumée se dissipa, on les vit dans une entière confusion. Les premiers rangs de la première colonne étaient criblés et abattus. Les Canadiens, ventre à terre, paraissaient augmenter le nombre des morts ; la panique s'empara des autres restés debout, qui tournèrent le dos et s'enfuirent, éparpillés, dans le plus grand désordre, quelques-uns vers la ville et la plus grande partie vers le pont de bateaux. Ils entraînèrent sur leur passage l'aile droite et le reste dans une fuite précipitée.

Wolfe, quoique blessé au poignet, qu'il avait enveloppé d'un mouchoir, profita de la confusion qu'il aperçut dans les bataillons en désarroi devant lui. Sûr de l'effet de son premier feu il ordonna aussitôt, sans attendre que la fumée eut disparu, de charger à la baïonnette et s'élança au pas de course à la tête du Bragg et de ses grenadiers. Une seconde balle l'atteignit dans l'aine, sans pourtant l'arrêter. Parvenu quelques pas plus loin au haut de l'éminence (en face de la prison), il fut frappé d'une autre balle en pleine poitrine, qui le renversa blessé à mort. Les grenadiers n'en continuèrent pas moins la charge avec ardeur en poursuivant les fuyards la baïonnette dans les reins.

Ses compagnons d'armes relevèrent aussitôt leur général à sa demande : " Soutenez-moi, leur dit-il, pour que mes braves ne me voient pas tomber." Ils le transportèrent dans leurs bras à 100 verges, maison en deça, dans le ravin au nord-ouest, à l'endroit même où est érigé son monument, où il implora de l'eau et d'être déposé à terre. On courut vite lui en chercher à un puits à cent pieds au nord. Il est visible, quoique non utilisé, sur la ligne ouest de la propriété Charlebois, autrefois appartenant au père de M. Arch. Campbell.

Nous empruntons au Dr. Fisher le bref et admirable récit des derniers moments et des héroïques paroles du guerrier mourant :

" The charge still continued, when the officer—on whose " shoulder, as he sat down for the purpose, the dying hero " leaned—exclaiming : They run ! they run !—Who run ? " asked the gallant Wolfe with some emotion. The officer " replied :—The enemy, Sir ; they give way everywhere ! " What ! said he, do they run already ? Pray, one of you " go to Colonel Burton, and tell him to march Webb's " regiment with all speed down to St.-Charles River, to " cut off the retreat to the fugitives from the bridge.—Now " God be praised, I die happy ! " So saying the youthful hero breathed his last.

..... " Such was the death of Wolfe upon the Plains of Abraham at the early age of thirty-two years."

Ainsi nous voyons que Wolfe fut retiré derrière sa première ligne, qui allait s'éloignant, et en avant de sa réserve du Webb, qui jusque-là n'avait pu le devancer. Avec une présence d'esprit admirable, dernière lueur expirante mais vivace de son brillant génie, il sut encore la commander à point, en gardant jusqu'à la fin la sûreté de son coup d'œil de vrai capitaine.

Nous voyons également que Wolfe a dû être blessé à mort en face de la prison, au moment de dépasser la crête de l'éminence, dès le début de l'action qui fut suivie presque aussitôt de la déroute des Français, laquelle, il n'eut cependant pas le temps de voir de ses propres yeux. Ce qui irait à établir que cette déroute et sa mort immédiate, (soonafter), on été simultanées, et constate la rapidité de la victoire par la fuite soudaine des Français, comme nous l'allons voir davantage.

Il n'est pas surprenant que Wolfe ait été atteint plusieurs fois. Sa haute taille, son costume, et sa place pour commander l'exposaient comme point de mire aux francs-tireurs canadiens.

Nos contradicteurs prétendent que le choc des deux armées eut lieu sur le terrain actuellement compris entre la rue Claire-Fontaine et la rue Salaberry et leur prolongement par delà la Grande-Allée. Nous soutenons, à l'encontre, que le choc des deux armées eut lieu sur le terrain compris entre la rue Salaberry et l'Avenue des Erables et leur prolongement par delà la Grande-Allée.

Un point incontestable—incontesté d'ailleurs—est celui fixé par le monument de Wolfe. Partisans comme adversaires de notre thèse s'accordent à reconnaître que la colonne commémorative marque le site précis où mourut le héros : HERE DIED WOLFE VICTORIOUS.

Or nous soutenons qu'au moment même du choc, c'est-à-dire à l'instant où l'armée anglaise ouvrit le feu sur les Français, Wolfe se tenait, sinon à l'endroit même, du moins dans le voisinage immédiat du coin de terre qui allait boire son sang et le voir mourir.

A quelle distance se trouvait l'armée française quand les Anglais tirèrent avec un ensemble tel que leur mousqueterie résonna comme un coup de canon ?

A quarante verges.

Quand la fumée de cette terrible fusillade se fut un peu dissipée, Wolfe, d'un coup d'œil, en constata le foudroyant effet, tel qu'il l'avait prévu. Il l'exagéra même ; car les Canadiens, qui s'étaient couchés pour recharger, doublaient pour lui le nombre apparent des morts.

Cette illusion poussa probablement Wolfe à commander la charge à la baïonnette. Il n'attendit même pas que la fumée de la poudre se fut évanouie pour exécuter ce mouvement.

Lui-même s'élance à la tête de ses grenadiers.

Quel espace lui faut-il franchir pour atteindre les Français ?

Les quarante verges,—cent vingt pieds—qui séparaient les deux armées quand les Anglais tirèrent.

C'est en partant pour franchir cet espace que Wolfe

reçoit, dans l'aine, une seconde blessure. (une première balle l'avait atteint au poignet, avant le choc, lorsqu'il haranguait ses troupes). La troisième balle, celle-là que Wolfe reçoit en pleine poitrine, le frappe *avant* que les Anglais aient atteint les Français à la baïonnette. Il est touché au moment même où il arrive à la hauteur du mamelon, " was scarce a moment with me till he received his fatal wound," dit l'officier chargé de maintenir cette éminence, où sera construite plus tard la prison de Québec.

— " Soutenez-moi, dit Wolfe à deux grenadiers, il ne faut pas que mes soldats me voient tomber."

Cette vue eût démoralisé les Anglais dans le moment même où ils avaient besoin de tout leur courage ; à cet instant décisif où ils allaient aborder les Français à l'arme blanche.

Wolfe est ramené en arrière et il meurt peu après, précisément là où s'élève aujourd'hui son monument.

Calculez maintenant, comptez avec nous le nombre de pas qu'il faut marcher de la hauteur de la prison de Québec à la baisseur du monument, et vous retrouverez les cent vingt pieds—les quarante verges—qui séparaient les deux armées quand les Anglais firent feu.

Une preuve bien sensible que Wolfe fut mortellement frappé *avant* que les Anglais eussent atteint les Français et enfoncé leur ligne à la baïonnette est la réponse du héros au cri de l'officier qui le soutenait dans ses bras :

—*Ils fuient ! Ils fuient !*

" —*Qui ?* " demanda Wolfe avec angoisse.

—*Les Français !*

—*Quoi ! Déjà ?*

Il ignorait donc jusque là le résultat de la charge à la baïonnette.

Personne ne croira,—et cela fait partie de la thèse de nos contradicteurs,—que l'on ait transporté Wolfe agonisant du voisinage de la rue Salaberry jusqu'au site du monument actuel. Transporter un blessé, un homme blessé à

mort, à plus de six arpents ? mais il serait expiré en chemin !

Tandis que de la butte de la prison au creux du terrain du monument de Wolfe la distance ne mesure point deux cents pieds. Elle ne dépasse guère les quarante verges mentionnées par tous les historiens de l'époque. Et n'oublions pas que ce repli du terrain protégeait parfaitement l'illustre moribond contre les balles ennemies, très peu à craindre d'ailleurs, car les Français, en ce moment-là, étaient beaucoup plus occupés à courir qu'à tirer.

Partir de la hauteur de la prison et courir sus aux Français fut, pour les Anglais, au dire de leurs historiens, une affaire de six à huit minutes, au plus. Les Français n'attendirent pas la charge à la baïonnette et rompirent avant que les Anglais fussent arrivés à eux.

Remarquons encore qu'à l'instant où Wolfe agonisait, l'arrière-garde de son armée n'avait pas encore agi. Son premier mouvement fut celui que le Webb exécuta sur l'ordre suprême de Wolfe, après lequel il s'écria : *Dieu soit loué ! je meurs content !*

Or, où se trouvait l'arrière-garde commandée par Burton ? Encore sur le *Champ de courses*, à deux cents pas de la ligne principale de l'armée en marche.—Va-t-on, sérieusement, prétendre que le terrain où se tient l'arrière-garde d'une armée qui se bat n'appartient point au champ de bataille ?

La déroute cependant n'était devenue totale que parmi les troupes réglées.

Les Canadiens retirés en grand nombre, on dit 1,500, dans le petit bois, continuèrent leur feu meurtrier sur le centre et la gauche et ne délogèrent que lorsqu'ils se virent près d'être enveloppés par le Kennedy et le Bragg. Ils retraitèrent en combattant à la façon des Parthes, faisant volte-face de temps en temps, jusqu'à un autre petit bois près de la porte Saint-Jean, où ils se rallièrent au nombre de 800 à 900, et par une nouvelle résistance, firent éprouver des pertes à différents corps qu'ils forcèrent à se re-

MONUMENT DE WOLFE—Plaines d'Abraham,

Entre la prison et le Champ de courses.

plier ; mais il fallut céder à la supériorité du nombre. Cependant ils avaient réussi à couvrir la retraite. (*Manie*, *p.* 256.)

Le gros de l'armée de Montcalm n'avait pas donné ; à sa gauche les diverses premières escarmouches et l'attaque (ou, plutôt, la fuite qui s'en suivit), entre la première colonne et la droite de Wolfe, peuvent se restreindre à l'espace compris entre la tour Martello, No. 2, et le sud de l'estrade des courses, (*Hawkins*, *p.* 357) où les Canadiens, retirés dans le bois, SEULS avaient tenu bon.

Townshend, de son côté, n'avait eu jusque-là que des escarmouches et des fusillades, s'étant retranché dans le bois et dans quelques maisons d'où il faisait des sorties. Il s'était avancé dès le matin, comme on l'a dit, jusqu'à celle de Borgia, près du moulin à vent (1) sur le bord du chemin Saint-Jean, et s'en était emparé. Les Canadiens l'en chassèrent et y mirent le feu. Leur première attaque, quoique vive et opiniâtre, n'avait pas réussi ; il avait fallu y revenir sous l'effet du canon. (*Knox*, *II.*, *p.* 98.) Cependant Townshend n'eut guère de peine à empêcher la tentative de l'ennemi de le tourner. Quelques pelotons du Amherst y suffirent. Il en était là quand on lui annonça que le commandement lui était dévolu. L'action fut peu sévère sur cette aile.

Suivant Lévis la déroute aurait commencé de ce côté-là. " Notre droite, écrit-il, plia, et fut suivie successivement de toute la gauche avec la plus grande confusion." (*Journal*, 209, Joannès le dit aussi : " Après avoir fait et " essuyé 3 ou 4 décharges à portée de pistolet, la droite " plia et entraîna le reste de la ligne." C'est-à-dire que la ligne plia ensemble de tous côtés (*everywhere*). Knox cite l'extrait d'un journal d'un officier français trouvé dans Québec qui confirme le fait. " Nos troupes donnèrent le pre-

---

(1) " On fit aussi une redoute au moulin au-dessus de Saint-Roch." (*Mém. aff. du Ca.*, *p.* 137). Serait-ce en cet endroit ?

" mier feu, les Anglais le second, et l'affaire fut finie. Notre " droite tourna le talon ; le centre courut après, et entraîna " avec lui l'aile gauche ; et ainsi la bataille fut perdue en " moins de temps que je le raconte." (V., 11, p. 98.)

C'est ce qui explique le peu de pertes des Anglais de ce côté jusque-là. En effet l'Amherst ne perdit que 2 hommes tués, et n'eut que 52 blessés en toute l'action ; le 60ième, Lawrence, seulement deux soldats blessés. Le 58ième Anstruthers et le 2ième bataillon du Royal-American perdirent davantage, surtout en blessés ; d'abord en acculant le Lasarre et les milices sur leur centre, puis les refoulant au bas du coteau et vers la porte Saint-Jean ; mais leur perte la plus forte eut lieu en portant ensuite secours aux Ecossais dans la vallée.

Entre temps les vainqueurs pressaient les fuyards de toutes parts à la baïonnette, et les montagnards écossais avec leur terrible claymore les hachaient pêle-mêle jusqu'aux portes de la ville et dans les fossés. (*Saunders.*)

Montcalm, quoique déjà blessé deux fois, essaya en vain de diriger la retraite. Entraîné par le courant vers la ville et près d'arriver à la porte St-Louis, il reçut dans les reins un dernier coup de fusil (ou éclat de mitraille) mortel. Ses soldats le soutinrent sur son cheval pour rentrer dans la ville.

M. de Sennezergues, second en rang, étant dangereusement blessé, fut fait prisonnier. Il mourut le lendemain.

Il ne restait pas de chef qui prit le commandement ; personne ne voulut plus reconnaître d'autorité ou de commandant quelconque. Ce fut un pêle-mêle général, une déroute sans nom. " La postérité aura peine à le croire," ajoute Daine.

Vaudreuil dans sa lettre au Ministre, du 21 Septembre 1759, donne en trois lignes la part personnelle qu'il prit dans l'affaire. " Lorsque j'arrivai, Monseigneur, au champ " de bataille, la fuite était si générale que je ne pus arrêter " le soldat. Je ralliai environ 1,000 Canadiens, qui par

" leur bonne contenance, arrêtèrent l'ennemi dans sa pour-
" suite..... "

Cette lettre d'une brièveté sèche, gravement et péniblement étudiée pendant huit jours, contient une vantardise, de lâches réticences et cache, sous des inculpations fausses versées sur autrui, la portée de son inepte et inerte conduite, sa peur subséquente et surtout sa fuite honteuse.

D'après Malartic, tout ce que Vaudreuil accomplit fut de faire remonter les Canadiens sur la hauteur, qui, après s'être fusillés avec les Anglais, furent forcés de se retirer : " About two hundred brave and resolute Canadians rallied " on the hollow near the bake house and returned upon the " heights." *Johnstone, p.* 44. Vaudreuil n'est pas dit les y avoir suivis.

Il n'était pas avec eux lorsqu'ils tenaient en échec ces mêmes Anglais dans le petit bois près de la porte Saint-Jean, pendant plus d'une demi-heure, ce qui permit aux troupes de regagner le pont (*Bigot*). M. de Vaudreuil au lieu d'écrire à Montcalm de l'attendre (1) n'avait plus qu'une chose à faire, aller le rejoindre en personne, avec les 1500 hommes de la milice de Montréal qui s'étaient avancés cependant jusqu'à la rivière Saint-Charles quand il les laissa pour se rendre à l'armée, où il monta *seul*, pour rencontrer en chemin les fuyards. Que faisait-il depuis 7 hrs. à 10 hrs. ? Voici son aveu : " Je faisais l'arrière-garde et hâtais le pas aux troupes et aux milices qui étaient sur ma route " ; tandis que ses quinze cents hommes bondissaient de rage en voyant l'armée taillée en pièces sans pouvoir lui porter secours. On ne peut ajouter foi à l'excuse tardive qu'il

---

(1) Cette lettre nous semble écrite après coup. Voici ce qu'on lit dans les Mémoires déjà cités, p. 165 :

" M. de Montcalm donnait l'exemple et se trouvait partout ; il envoya ordre sur ordre pour que toute l'armée marchât et gagnât le haut du Coteau avant que l'ennemi l'en eût chassé. M. de Vaudreuil donna au contraire ordre aux Canadiens de rester et leur défendit de passer la rivière, ne voulant pas risquer une bataille par la persuasion de Cadet, et de quelques autres qui y avaient un intérêt particulier."

donne d'un contre-ordre venant de Montreuil. (*Lettre du 5 oct.* 1759). Il était trop près ; dans un quart d'heure il pouvait faire marcher tout son monde.

" Ces Canadiens, de la valeur, de l'adresse et de la doci-
" lité desquels, bien modifiés, il n'est rien que l'on ne pût
" attendre," auraient peut-être sauvé la journée.

Il ne dit pas non plus qu'il était au milieu d'eux ni à leur tête, quand, après avoir été refoulés pied-à-pied dans la *baisseur* au détour de la côte d'Abraham, ils arrêtèrent les Ecossais revenus à la charge, renforcés du 58ième et du 2ième bataillon du Royal-American ; se défendirent autour du moulin du Roi et la boulangerie, et profitant de la sapinière infligèrent là la plus grande perte à l'ennemi, principalement aux Ecossais, dont 166 furent mis hors de combat, c'est-à-dire un quart du régiment.

Avec une bravoure et un acharnement à se faire presque tous tuer sur place, ils sauvèrent ainsi un grand nombre de fugitifs et donnèrent le temps au reste de l'armée de se réfugier dans l'ouvrage à cornes.

Ils prirent même la précaution de mouiller les poudres déposées dans la grange du moulin du Roi avant de se retirer à la suite de l'armée.

De son côté Murray s'était mis à la tête des Ecossais, revenus alors à l'endroit même sur la ligne où les Français s'étaient rangés, et les fit marcher à travers le bois, près la porte Saint-Jean, vers l'Hôpital-Général. Le canon du bastion Sainte-Ursule fut dirigé contre eux mais ne leur fit aucun mal. Cependant des tirailleurs dans les buissons et derrière les maisons du faubourg, lui tuèrent quelques soldats et blessèrent des officiers. Ce que voyant, Murray ramena son bataillon sur les plaines au chemin Saint-Louis et le fit passer à couvert au delà de l'autre bois et jusqu'à la côte d'Abraham. Là, les Canadiens embusqués sur le revers et dans les broussailles du coteau, firent un feu si bien dirigé et soutenu qu'ils abattirent beaucoup de ces montagnards et blessèrent leurs officiers, même les forcèrent à reculer en désordre.

Néanmoins, s'étant reformés, ils revinrent à la charge, appuyés du 58ième et du 2ième bataillon Royal-American, et refoulèrent les Canadiens dans la vallée ; là, ils rencontrèrent de nouveau cette résistance opiniâtre qu'on vient de voir qui fut assez effective pour terminer la poursuite et assurer finalement le passage du pont.

On ne peut se faire une idée du désordre, de la confusion, de la peur et de la consternation qui régnaient dans l'ouvrage à cornes. " Mais, dit le journal tenu à l'armée, si les fautes que fit M. de Montcalm ont été funestes à nos armes, nous dirons qu'elles nous semblent avoir été déshonorées par la conduite de ses successeurs." Peu s'en fallut que Vaudreuil ne capitulât sur le champ pour toute la colonie. (*Johnstone*, p. 51.)

***

Townshend, sûr de la victoire, rallia ses troupes que la poursuite avait dispersées et revint les ranger sur le même terrain qu'elles occupaient lors du combat. Il n'avait plus affaire qu'à Bougainville, qui se montra, à Sainte-Foye, vers midi, sur ses derrières, avec ses 2,000 hommes de pied et ses 200 chevaux. Celui-ci, averti avant huit heures, s'était attardé en envoyant un détachement attaquer une maison en pierre, à deux étages, auprès de la batterie de Samos, (probablement celle bâtie par l'évêque Dosquet.) Elle était occupée par le piquet d'infanterie légère qui s'y était retranché. Ayant été repoussé il y était revenu avec du canon, mais sans pouvoir s'en servir : on avait oublié les boulets ! ! ! Cependant il attaqua vivement ce poste, et y perdit Brignolet, lieutenant de La Sarre et plusieurs volontaires. M. de Rouvray, du même régiment, y fut grièvement blessé. Ne pouvant se rendre maître du lieu, Bougainville prit le parti de le faire masquer, et continua sa marche vers la ville.

Pour le rencontrer Townshend fit faire volte-face à la réserve de Burton, à l'infanterie légère et au 3ième bataillon

du Royal-American, qui s'avancèrent contre lui avec de nouvelles pièces de canon amenées dans l'intervalle.

Une bonne contenance et quelques volées arrêtèrent Bougainville, qui, voyant la journée perdue, se retira sans coup férir.

Townshend était resté maître de tout le champ de bataille, et sa communication avec la flotte était libre et assurée.

Les Sauvages blottis sur le défaut du coteau étaient restés isolés et ne paraissent pas avoir pris part à l'affaire. Ils n'affrontent pas l'ennemi en rase campagne et n'inquiètent point les vainqueurs.

Townshend ne songea pas à la poursuite, mais ayant vu à ses morts, et à ses blessés qu'il s'empressa de faire transporter à ses hôpitaux à Lévis, il commença aussitôt à se retrancher. Et afin de commander le retour par le pont et la vallée, il se hâta de fortifier avec une batterie le moulin du chemin Saint-Jean. Il tint ses troupes sous les armes toute la nuit sur le champ de bataille, où il resta campé le 14 ; puis s'occupa de se mettre hors de portée du canon de la ville. Il fit reculer le 78ième à une plus grande distance des ramparts, plus près du bois de Sillery, parce qu'il était trop exposé. (*Fraser.*) En même temps il faisait monter ses vivres et munitions de la flotte. Il fit raser et nettoyer le terrain des touffes et broussailles autour du camp, qu'il fortifia à l'entour de plusieurs redoutes, entre autres, d'une près de la rampe du Foulon, et d'une autre plus haut, vis-à-vis, à 500 pieds au nord-ouest du chemin Saint-Louis actuel, près de ou sur la propriété de M. Ross ; cette dernière est indiquée sur le plan de Holland. Hawkins en mentionne plusieurs autres, particulièrement celle bâtie en flèche, dont les restes existaient visiblement, en 1830, près de l'estrade des courses. (*Hawkins.*) Elle commandait le chemin Saint-Louis et une sortie de la ville ; on a cru qu'elle était probablement montée avec la batterie enlevée à Samos. Le camp, ainsi retranché, embrassait tout le plateau entre la

prison et la rampe du Foulon. Le 3ième bataillon du Royal-American campa le 13, à l'endroit même où l'armée était montée le matin, afin de protéger les convois.

Le même soir Townshend, en personne, alla s'emparer de l'Hôpital-Général, après avoir dissipé la garde au pont de bateaux.

L'appel du jour constata 61 morts et 603 blessés.

Pendant cette même nuit, Vaudreuil, sans prendre le temps de lever son camp, à la suite de l'avis d'un conseil de guerre, tenu vers midi dans l'affollement indicible du premier moment,—et qu'il tint caché jusqu'à la dernière heure du départ,—s'enfuyait en toute hâte avec les débris de son armée vers Lorette et Charlesbourg, pour retraiter derrière la rivière Jacques-Cartier. Il abandonnait ses blessés et ses morts par centaines sur le champ de bataille. Les bonnes religieuses de l'Hôpital-Général recueillirent les blessés.

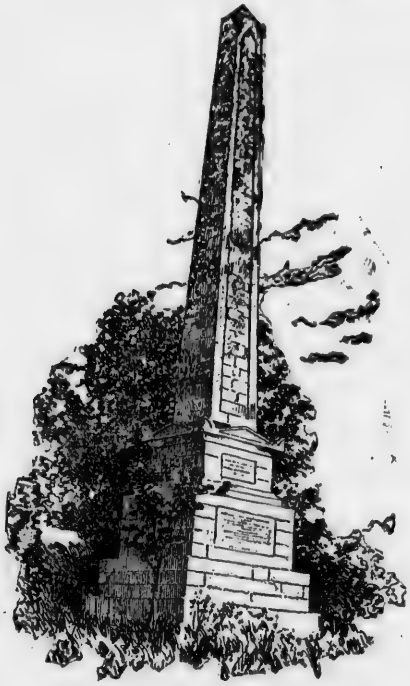
La journée avait coûté aux Français environ 900 hommes y compris 250 à 300 prisonniers. Nous n'avons pas l'appel exact du soir, qui doit dire beaucoup plus. (*Malartic, p.* 287.)

Nous ne suivrons pas à présent la marche en désordre de ces fuyards, nous la reprendrons sous la main plus guerrière de Lévis.

Avant de terminer, et sans nous occuper de la capitulation de Québec et ses suites, qui ne touchent pas à notre thèse, rendons hommage à la mémoire de Montcalm. Sa mort stoïque et chrétienne, dans les bras de son évêque, ses dernières paroles pour faire appel à la clémence des vainqueurs, avant d'expirer, montrent une grande âme. Il écrivit à Townshend : "L'humanité des Anglais me " tranquilise sur le sort des prisonniers français et des " Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils " m'avaient inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir " changé de maître. Je fus leur père, soyez leur pro- " tecteur."

Sentiments admirables qui furent écoutés par Murray, lequel sut, par son caractère généreux, se concilier l'estime et l'affection des Canadiens.

Le 14, au lever du jour, Montcalm rendit le dernier soupir. Le même soir, sur les neuf heures, son corps, suivi d'une foule éplorée, fut porté à la chapelle des Ursulines.



MONUMENT DE WOLFE ET MONTCALM A QUÉBEC.

MORTEM. VIRTUS. COMMUNEM.
FAMAM. HISTORIA.
MONUMENTUM. POSTERITAS. DEDIT.

Une bombe qui avait fait sa trouée jusque dans le parvis avait creusé une fosse au-dessous, on l'y déposa. C'était le tombeau le mieux approprié à la dépouille mortelle de ce valeureux capitaine.

Dans cette tombe, Montcalm a enseveli avec lui les fautes qu'il a commises comme général. Elles y demeurent cachées sous ses belles actions. Si les Français ont attaqué sa mémoire en les lui reprochant, les Canadiens, qui ont le plus souffert de leurs conséquences, ont continué à l'aimer et ont voué un culte à son nom qu'ils ont adopté comme l'emblème de la bravoure chevaleresque, de la grandeur d'âme et bonté de cœur de leurs aïeux.

Avec Shakespeare disons-lui :

> Adieu, and take thy praise with thee to heaven,
> Thy ignomy sleep with thee in thy grave,
> But not remembered in thy epitaph !

*Henry IV, act. 5, scene 4.*

Si maintenant on prétend que le Terrain des courses n'est pas l'endroit principal et le point en jeu de la bataille des Plaines d'Abraham, nous ajouterons alors que le champ de bataille s'étend depuis la batterie de Sillery enlevée le matin, en suivant l'armée de retour sur ce terrain, de là jusqu'aux murs de la ville et descendant jusqu'auprès de l'Hôpital-Général où finit le combat et la poursuite. C'est à nous de conserver le point central, la seule partie libre qui reste vraiment disponible.

Nous reviendrons plus tard avec Lévis à la seconde bataille des Plaines d'Abraham, livrée presque au même endroit, où, " après l'action, comme dit Garneau, (III, p. " 257,) les vainqueurs établirent leur camp dans les mêmes " plaines où ils venaient de laver si glorieusement la honte " de la défaite qu'ils avaient essuyée l'année précédente, " plaines célèbres, illustrées deux fois par le courage des " meilleurs soldats qu'aient jamais eus la France et l'An- " gleterre."

Ce sera le sujet d'une autre étude pour cette seconde partie.

LÉGENDE: ARMEE ANGLAISE
K 35ème Otway - Lt Col. Fletcher
L Grenadiers de Louisbourg, 3 bataillons
M 28ème Braga. Lt Col. Walsh.
N Kennedy - Lt Col. James
O 47ème Lascelles. Lt Col. Hale
P 78ème Fraser Highlanders. Lt Col. Fraser
Q 58ème Anstruthers. Major Agnew
R 15ème Amherst, Major Irvine
S Col Howe Infantry
T 60ème Royal American 1er 2ème et 3ème bataillons Col. Young
U 45ème Walsh. Lt Col. Burton
V 3ème bataillon Royal American
PLAN
DE LA
BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM
DU 13 SEPTEMBRE 1759
ECHELLE
Coteau
Chemin
PLAINES D'ABRAH
PLAINES D'ABRAHAM
TERRAIN
SOURDES
WOLFE'S COVE
FLEUVE

LÉGENDE: ARMÉE FRANCAISE.
A Milices de Montréal et des Trois Rivières.
B Royal Roussillon.
C Guienne.
D Languedoc.
E Béarn.
F Languedoc.
G La Sarre.
H La Colonie.
J Milices et Bourgeois de Québec.
K Sauvages.
RIVIÈRE
ST CHARLES
OUVRAGE À CORNES
PORT DES BATEAUX
HOPITAL GÉNÉRAL
MOULIN DU ROI
BOULANGERIE
CAMPEMENT
MAISON BLANCHE
MOULIN À VENT
MAISON BOURGIS
MONTCALM
MOULIN DE DUVIGNY
PRISON
PLAINES D'ABRAHAM
TERRAIN DES BOURGES
WOLFE
BUTTES À NEVEU
CAP DIAMANT
QUEBEC
PORTE ST JEAN
PORTE ST LOUIS
FLEUVE ST LAURENT

# 2ième CONFÉRENCE,

*8 FEVRIER, 1900.*

---

## SECONDE BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM, 28 AVRIL 1760.

Cette seconde bataille des Plaines d'Abraham, ainsi que les Français la désignent, ou de Sillery, suivant les Anglais, et connue chez nous sous le nom de Sainte-Foye, fut la dernière victoire des Français en Canada. Elle fut livrée le 28 avril 1760 dans les mêmes plaines où huit mois auparavant Montcalm avait rencontré la défaite et la mort, et les Anglais remporté la victoire. Lévis avait vengé l'illustre vaincu en faisant triompher le drapeau français.

Les détails de ce combat mémorable, ayant été donnés par les principaux acteurs de part et d'autre, ne peuvent guère différer, si ce n'est dans la couleur que l'amour-propre national y met naturellement.

Nous allons essayer de les combiner, de manière à les relier de chaque côté, pour en former la suite et arriver à un ensemble complet de concordance réciproque.

Dans notre précédente conférence nous avons suivi Vaudreuil retraitant la nuit, en grand silence, vers Jacques-Cartier, après avoir, suivant son ordre, laissé son camp tout tendu pour dissimuler sa fuite, et mis, pour la montre, une garde de 60 hommes au pont de bateaux.

Il avait abandonné la plus grande partie de ses équipages et dix jours de vivres, alors des plus indispensables dans la disette générale. Québec était laissé à lui-même. Les débris de l'armée marchaient en une seule colonne, à laquelle Malartic, qui en était, veut donner un semblant d'ordre, mais dans l'effarement général, nous croyons que

Johnstone et les autres narrateurs n'exagèrent pas en disant que les soldats étaient mêlés, éparpillés, dispersés et plusieurs enivrés, tous courant aussi vite qu'ils pouvaient, comme si les Anglais étaient sur leurs talons.

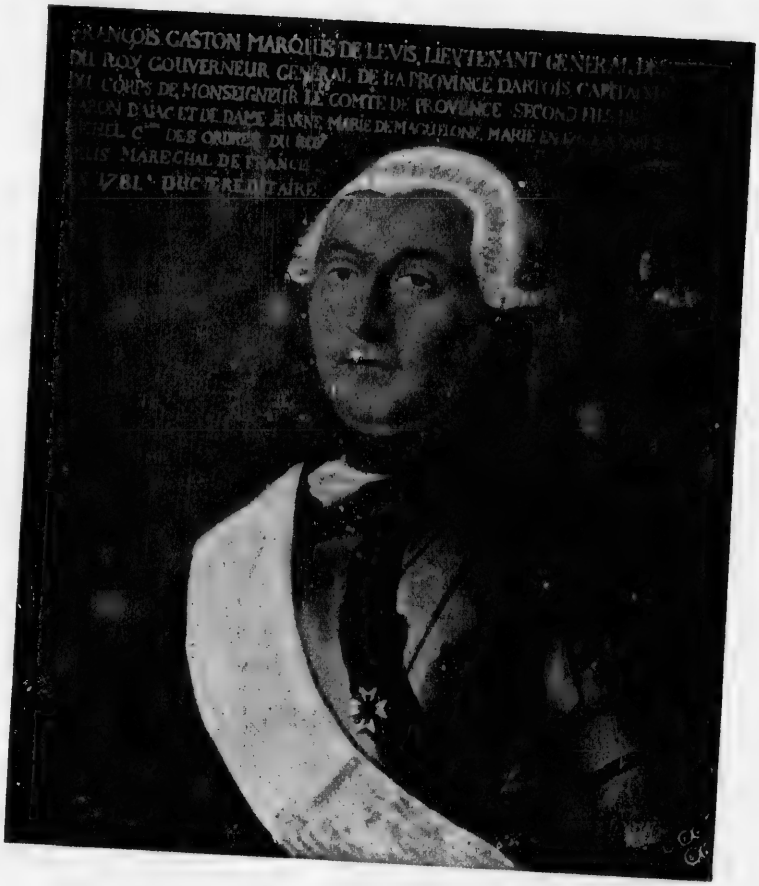
Les milices désertaient en grand nombre pour retourner à leurs foyers et faire leurs récoltes, paraissant s'inquiéter peu désormais d'un changement de maître. La faim et le besoin en entraînaient plusieurs au pillage dans les campagnes.

Vaudreuil avait eu soin dans l'après-midi d'envoyer un exprès à Lévis, à Montréal, lui demandant de descendre en toute hâte le rencontrer à Jacques-Cartier. C'était l'homme de la circonstance.

Montcalm se voyant près d'expirer, comptait sur lui lorsqu'il avait dit : "Je meurs content, car je laisse les affaires "du Roi, mon maître, entre bonnes mains ; j'ai toujours eu " une haute opinion de M. de Lévis."

En effet Lévis arrivait à l'armée le 17. Le nombre de fuyards qu'il avait rencontrés et arrêtés sur son chemin l'avait préparé au désordre qu'il y trouverait. "Je ne con-"nais pas d'exemple pareil," écrit-il. On avait généralement tout abandonné au camp de Beauport, tentes, marmites et tous les "équipages." Cependant, quoique manquant de tout, la condition de l'armée ne le découragea pas dès qu'il sut que Québec n'était pas pris. Il blâma hautement la retraite. "On n'abandonne pas," dit-il, "dix "lieues de pays pour une bataille perdue. Il faut, sur " l'heure, marcher en avant, secourir Québec, et tout ha-"zarder pour en empêcher la prise, ou le détruire de fond " en comble pour que l'ennemi n'y puisse passer l'hiver. Il "faut ranimer le oourage de tout le monde et empêcher " l'évasion entière des Canadiens et des Sauvages."

Sa seule présence rétablit l'ordre. Son allure tout à fait militaire et son ton assuré remirent en vigueur la routine du commandement et firent revenir en même temps les troupes de leur panique insensée.




LE MARECHAL DE LEVIS

Dès le lendemain, au petit jour, l'armée, munie de quatre jours de vivres, revenait sur ses pas, racolant les fuyards, et s'en allait rejoindre Bougainville demeuré au Cap-Rouge. Des courriers furent dépêchés au commandant de la ville pour l'informer qu'on marchait à son secours et qu'on lui envoyait des vivres par la cavalerie de Roche-beaucourt. En effet 114 sacs de biscuit y parvinrent en faisant le détour par Beauport.

Le 19, Lévis était rendu à Saint-Augustin, lorsqu'on vint, de nuit, lui annoncer que Ramezay avait capitulé et que Québec était aux mains des Anglais. Son indignation éclata en termes des plus amers. Mais le mal était sans remede.

Nous n'avons pas à débattre ici la conduite de Ramezay et des citoyens de la ville. Il semble difficile de la condamner après celle de Vaudreuil, qui avait remis d'avance les articles de capitulation à Ramezay, et, en fuyant, avait abandonné à son sort la ville déjà affamée, sans vivres, sans hommes et sans munitions. Le découragement y était général ; les milices refusaient de se battre et déserraient. Tous les habitants se voyaient certains d'être passés au fil de l'épée si la ville était emportée d'assaut.

Après la reddition de Québec, il ne restait plus d'autre parti à prendre, pour le moment, que de se fortifier sur la rivière Jacques-Cartier.

Lévis y fit commencer un fort et y laissa une garnison sous Bourlamaque. Les Canadiens retournèrent à leurs foyers et Vaudreuil se retira à Montréal. Les troupes furent cantonnées pour l'hiver dans les districts de Montréal et de Trois-Rivières, où les habitants, sans égard à leur pauvreté, les reçurent " comme leurs enfants."

Malgré la perte de leur capitale, malgré leur dénûment presque complet, la ruine et la dévastation du bas Québec, * les Canadiens ne parlaient pas de se rendre et se tenaient

* Description imparfaite de la misère du Canada. Adresse de l'évêque de Québec, à Montréal, 5 novembre 1759.

prêts à retourner au combat avec le courage du Spartiate et l'opiniâtreté du Vendéen.

Lévis leur rend cet hommage, que les malheurs n'avaient point diminué leur courage ni leur zèle. " Je ne dois pas " vous laisser ignorer," écrivait-il à la suite au ministre, (le 10 novembre 1759) " que dans tous ces revers de " fortune personne ne s'est plaint de son sort.....Je dois " vous exposer que la misère des troupes est extrême."

Quant à lui, comme capitaine, homme d'état, d'un esprit froid, pénétrant et rassis, il avait déjà envisagé d'un coup d'œil juste et sûr sa situation et celle de la colonie. Le 1er octobre il écrivait : " Si le roi ne juge pas devoir nous " donner du secours, je dois vous prévenir qu'il ne faut " plus compter sur nous à la fin du mois de mai. Nous " serons obligés de nous rendre par misère ; manquant de " tout, il nous reste du courage, sans aucune ressource " pour le mettre en usage."

" Il ne tiendra pas à moi, ajoutait-il plus tard, que nous " le défendions (le Canada) jusqu'à la dernière extrémité, " mais, si vous ne faites la paix d'ici au printemps, il ne " faut plus compter sur nous."

Son plan était arrêté. C'était simplement d'investir Québec au printemps, d'empêcher Murray de s'y retrancher au dehors et d'attendre les secours de France en hommes, vivres et matériel de guerre suffisants pour un siége en règle. Ses préparatifs commencés dans ce but paraissaient insensés et étaient désignés par les ignorantins comme " la folie de Lévis." Ce qui ne l'empêcha pas de s'en occuper tout l'hiver avec toute son activité, son talent militaire et les ressources d'invention que requérait son dénûment.

En effet, la Colonie épuisée manquait non seulement de vivres, mais même du nécessaire pour équiper et faire camper les troupes. Ce fut avec une peine infinie qu'il parvint à ramasser de tous bords et côtés l'indispensable pour mettre son armée en marche, tant par eau que pa

terre, à la débâcle des glaces, et il assura au soldat qu'il ne pouvait lui garantir que le pain.

Cependant, avec toute l'énergie de son courage, il n'imaginait pas dans son flegme imperturbable, qu'une poignée d'hommes réduite à la dernière extrémité pouvait arrêter une destinée inévitable, lorsqu'elle se verrait encerclée par trois armées dirigées sur elle. Le siége de Québec qu'il projetait et sa suite dépendaient uniquement d'un secours efficace d'outremer.

Aussi bon tacticien qu'il était, il entrevoyait de même avec bon sens et raison que Murray devait se borner à se fortifier en dedans de Québec, et se retrancher au dehors pour attendre, de son côté, soit des secours d'Angleterre, soit la jonction d'Amherst.—Tous deux, comme hommes de guerre, savaient l'inutilité d'une bataille qui anticiperait les secours attendus, persuadés que les vaisseaux, premiers arrivés, des forces rivales décideraient du sort de Québec. Car, sans secours, tout, pour Lévis, était inutile et perdu.

Se berçant de cet espoir éventuel, il appela à lui du fort de la Présentation le capitaine Désandrouins, ingénieur en second sous Pontleroy, ingénieur en chef de la Nouvelle-France, et le choisit pour aide-de-camp. Désandrouins était un officier de mérite, estimé de son chef, et devint plus tard maréchal de camp. (*Cf. Vie de Désandrouins, par l'abbé Gabriel*). Il eut la confidence de son général sur l'exécution de ses desseins et s'occupa spécialement de la question du siége de Québec.

Deux mémoires qu'il a rédigés à ce sujet reçurent l'approbation du chevalier de Lévis. On les trouve imprimés parmi les manuscrits de ce dernier.

Désandrouins a tenu un journal à l'armée, lequel, malheureusement pour nous, est interrompu, " le 13 septembre, à 9 heures du matin," jour fatal de la première bataille des Plaines d'Abraham. Il n'a laissé aucune relation de celle du 28 avril, ni du siége de Québec qui la suivit. Cependant l'on sait qu'il revenait fréquemment sur ce sujet, et

qu'il dut en causer souvent avec son général. Il fit un plan de cette bataille et de la pose du siége, qu'il lui adressa.

Voici ce qu'il en écrit au maréchal duc de Lévis. (*Cf. Collection des manuscrits du maréchal de Lévis.—Tome et Pièces Militaires, pp.* 340-41.)

" A Sarrelouis, le 26 août 1778.

MONSIEUR,

Ayant trouvé à Paris l'hyver dernier, un plan de Québec gravé à Londres, il m'est venu en idée d'en faire une copie, sur laquelle j'ai tracé votre sanglante et glorieuse bataille du 28 avril 1760, selon l'idée qu'il m'en est resté. (*) Vous prendrez, peut-être, mon général, quelque intérêt à ce travail ; c'est pourquoi j'ai l'honneur de vous l'adresser sous un contre-seing. Ce n'est pas que je ne puisse y avoir commis des erreurs, car premièrement je ne réponds en aucune manière de l'exactitude du plan original qui me paraît fautif en plusieurs endroits essentiels, surtout à l'égard de la fortification de Québec, mais pour ce qui regarde le combat, on pourra y faire les additions et corrections que vous jugerez convenables, la campagne où il s'est livré me paraissant rendue assez naturellement. Si j'étais à portée, je prendrais ce soin sous votre direction, afin que vous puissiez le conserver comme un monument exact et précis ; mais si vous y faites des changements considérables, faites-moi la grâce, mon général, de me les faire connaître, ayant dessein, d'en avoir aussi un plan. C'est une des actions dont j'ai été témoin, à laquelle je pense le plus volontiers....."

Nous croyons avoir sous la main une copie de ce plan, sans le contre-seing ci-haut mentionné, copie faite par M. Vallerand, il y a une douzaine d'années, à Québec.

---

(*) Note de l'éditeur.—Ce plan de Désandrouins ne s'est pas trouvé parmi les manuscrits du maréchal de Lévis.

On voit que le squelette du plan a été calqué sur l'original qui se voit dans Mante, *The History of the late War in North America, p. 233, gravé à Londres, en* 1772, *par T. Kitchin, hydrographe de Sa Majesté*, et qui mesure 34 pouces x 16 p.

Désandrouins a intitulé son plan comme suit :

" Carte d'une partie du Cours du fleuve St-Laurent où " se trouve le PLAN de la Ville de Québec et de la bataille " donnée le 28 Avril 1760, Gagnée par les troupes du Roy " Commandées par Mr. le Chevalier de Lévis contre l'armée " Anglaise Commandée par le Général Muray."

avec

" Légende des différents mouvemens et positions des " Armées Française & Anglaise avant et après la Bataille."

Il est facile de se convaincre par l'inspection de ces deux pièces, par l'orthographe, l'échelle, et divers détails, que nous avons devant nous le résultat du travail de Désandrouins.

Sa carte, très bien dessinée, contient d'autres indications précieuses à recueillir ; elles sont indiquées dans deux renvois :

" 1. Noms des corps qui composent l'armée française " lors de la bataille et du siége de Québec le 28 et le 29 " avril 1760."

" 2. Renvoi fait pour marquer l'attaque du 30 juillet (31) " 1759 par Wolf et Monckton contre le Chev. de Lévis " près de la rivière Montmorency."

En réunissant ainsi ces deux faits d'armes si flatteurs pour le maréchal, le compilateur ne pouvait lui faire un envoi plus véridique ni un compliment plus agréable.

Malgré des erreurs de copiste et d'autres qui proviennent manifestement de la superposition des deux plans, ce travail, fait de mémoire, concernant la seconde bataille des Plaines d'Abraham, concorde si bien avec les descriptions des divers historiens, que nous tenons l'auteur pour un témoin oculaire très fidèle de l'ensemble des opérations qu'il trace à partir du passage de la rivière du Cap-Rouge jusqu'à la pose du siége de Québec.

## PLAN DE DÉSANDROUINS.

LÉGENDE DES DIFFÉRENTS MOUVEMENTS ET POSITIONS DES ARMÉES FRANÇAISE ET ANGLAISE AVANT ET APRÈS LA BATAILLE.

A. A. Marais glacé sur lequel passa l'armée française le 27 avril au matin pour aller se former en bataille sur les hauteurs de Sainte-Foye.

B. B. Position de l'armée française après le passage du marais.

C. C. Ligne de bataille des anglais.

D. D. Maisons détachées où l'armée française passa la nuit du 27 après la rentrée des anglais dans Québec.

E. La droite de l'armée française repliée à l'entrée du bois pour attendre la gauche ; les anglais s'avancent.

F. Les brigades arrivent pour former la gauche de l'armée.

G. G. G. L'armée anglaise en bataille.

H. Réserve de l'armée anglaise.

I. I. I. L'armée française en bataille et, au moment de l'action, la brigade de la Reine au centre de la ligne change de position pour venir prendre en flanc l'aile gauche de l'armée anglaise.

K. Réserve de l'armée française dont le corps du centre (les Canadiens) entre dans la ligne au moment du combat en la place qu'occupe la brigade de la Reine.

L. Position où reste la brigade de la Reine, l'officier ayant été tué.

M. M. L'armée anglaise battue en déroute détournant dans Québec.

N. N. L'aile droite de l'armée anglaise à un moulin à vent, l'aile gauche à une hauteur sur laquelle il y a une redoute. La ligne a en tête 22 pièces de canon.

O. O. O. Position de l'armée française après avoir gagnée la bataille.

P. P. P. Batterie établie et tranchée ouverte pendant que les 22 pièces de canon avec les trois pièces françaises battent la ville de Québec, (*qui capitule immédiatement*). Cet ajouté est évidemment erronné et copié du premier plan, celui dans Mante, par le copiste.

Q. Q. Hauteurs et redoutes occupées par les anglais pendant la bataille.

R. R. Blochaus, espèces de redoutes avancées en avant des remparts pour empêcher les approches.

### 1er RENVOI.

Noms des corps qui composent l'armée française lors de la bataille et du siège de Québec, le 28 et le 29 avril 1760.

1.—I. I—O. Compagnies des grenadiers.
2. Brigade de la Sarre.
3. Brigade de Berry.
4. Brigade de la Reine.
5. Brigade de Royal-Roussillon.
6. Cavalerie.
7. Canadiens.
8. Sauvages.

u matin pour
e.

27 après la
endre la

brigade de
ir prendre
iens) entre
la brigade

che à une
22 pièces

de canon
*capitule*
ooplé du

e.
ts pour

u siège

Réduction d'une partie du plan de Désandrouins, 1778.—Légende en regard.

Ses indications sont sûres et précises, spécialement quant à la formation et aux mouvements des deux armées en bataille.

Ce plan éclaire aussi la suite de la première bataille en indiquant les redoutes du camp retranché de Townshend—sur les Plaines—et occupées par les Anglais et abandonnées par eux pendant la seconde bataille.

Passons rapidement sur les événements qui eurent lieu pendant l'hiver qui suivit.

Lévis refusa tout pourparler de trève, résolu de faire des courses continuelles aux environs de Québec pour fatiguer la garnison.

Dumas, au fort Jacques-Cartier, avec 600 hommes, couvrait jusque là le pays des entreprises des Anglais.

De son côté, Murray s'était posté solidement à Lorette et à Sainte-Foye, dont les deux églises furent retranchées et palissadées. De plus, il bâtit huit redoutes du côté des Plaines pour se fortifier au dehors.

Arrivons au 20 avril.

Lévis, ayant alors réuni ses troupes à Montréal, se mit en marche pour Québec. Elles consistaient, suivant son état, en huit bataillons des troupes de terre et deux bataillons des troupes de la colonie, formant en tout cinq brigades, avec 3,000 (3,021) hommes de milice, officiers compris. Les bourgeois de la ville de Montréal et de Trois-Rivières formaient un bataillon séparé, sous le commandement de M. de Repentigny, capitaine des troupes de la Marine, et fut destiné à la réserve. Les milices tirées des campagnes environnantes furent attachées " par corps " aux brigades des troupes réglées. Le tout s'élevait, officiers compris, à 6,705 combattants et 205 volontaires de cavalerie, (suivant tableau de Lévis, p. 257). Les milices servaient sans paye. Les Sauvages, au nombre de 278, faisant bande à part et n'ayant été d'aucune utilité (*Malartic, p.* 319, *et Lévis, j. p.* 267) à la dernière bataille qui nous intéresse, ne sont mentionnés ici que pour les éliminer comme force active.

Deux frégates du roi, l'*Atalante* et la *Pomone*, escortant deux flûtes et plusieurs goëlettes, chargées de l'artillerie et des vivres, avec un grand nombre de bateaux, descendaient le fleuve à la hauteur de l'armée.

Le 24, celle-ci était rendue à la Pointe-aux-Trembles, ayant parcouru 55 lieues, par escales, et tant par eau que par terre, par des chemins du printemps, détrempés, défoncés et impraticables, marchant tantôt dans la neige fondante, tantôt enfonçant dans la boue. D'autre part la descente par eau avait été rude et pénible, à cause des glaces que le fleuve charriait, et il fallait en débarquant traîner les bateaux fort loin pour les mettre en sûreté au delà des bordages.

Le 25 fut employé à rassembler les troupes et mettre en ordre les Canadiens. Bourlamaque fut détaché avec dix compagnies de grenadiers, quelques volontaires et les Sauvages, commandés par M. de St.-Luc, pour faire l'avant-garde et rétablir les ponts sur la rivière du Cap-Rouge, que les Anglais avaient rompus. Les Sauvages allèrent occuper une chaussée de bois restée intacte, qui servait à traverser la partie la plus profonde des marais de la Suëte Senanne, entre l'église de Lorette et celle de Sainte-Foye. Bourlamaque n'arriva à l'entrée du marais qu'au commencement de la nuit, après les Sauvages, et malgré cette passée difficile, il put rassembler son avant-garde dans quelques maisons, au pied des hauteurs de Sainte-Foye.

Le 26, Lévis reprit la route par eau avec le reste de l'armée et débarquait à 10 heures au moulin de Saint-Augustin. Il en repartait vers 3 heures, avec armes et bagages et trois petites pièces de campagne, pour passer la rivière du Cap-Rouge et marcher sur la Vieille-Lorette, pour de là gagner les hauteurs de Sainte-Foye.

Jusqu'alors il ne croyait pas Murray instruit de ses mouvements et il ne se trompait pas ; il marchait en sûreté et pouvait calculer le surprendre.

Comme il fallait passer à la file sur les ponts, il était bien

avant dans la nuit quand l'armée eut fini de traverser. Pendant tout ce temps, un orage affreux, une pluie froide et torrentielle, accompagnée d'éclairs et de tonnerre qui grondait sans cesse, rendaient l'obscurité encore plus profonde en aveuglant les yeux de lueurs soudaines. Les soldats, trempés jusqu'aux os, tombaient dans les ornières et n'avançaient qu'à tâtons. Les ponts s'étant rompus, les soldats passaient à l'eau. On fut obligé de laisser en arrière les trois pièces. Enfin, après avoir marché lentement toute la nuit pour traverser ces marais glacés, les troupes arrivèrent, au jour, derrière les bois de Sainte-Foye, au bas du coteau, et se logèrent dans quelques maisons, pour se garantir de la pluie qui n'avait pas cessé, et raccommoder leurs armes.

Le même orage en rompant les bordages du fleuve entraînait et dispersait les vaisseaux à Saint-Augustin, noyait les vivres et submergeait une partie de l'artillerie et des munitions. Il fallait toute l'énergie, le courage, l'endurance, la vigueur de tempérament et l'adresse native des Canadiens, pour lutter ainsi contre la fureur des éléments et continuer la campagne sans montrer de défaillances à la suite de longues privations et de deux jours additionnels de fatigues extraordinaires, par la pluie et le froid, mouillés tout le temps et sans trouver un abri, avant d'arriver aux maisons de Sainte-Foye ; aussi les troupes étaient-elles dans un état pitoyable ; Lévis jugeait indispensable de leur donner quelque repos.

Si nous sommes entrés dans ces détails nous voulons montrer la condition du soldat quand il fut soudainement appelé au combat sans avoir eu le temps de se refaire.

Cependant le plus vaillant courage et le plus sûr jugement ne peuvent lutter contre des accidents imprévus et indépendants de la volonté de l'homme qui viennent déconcerter les mesures les mieux prises, comme le fut un de ceux que le même orage allait occasionner.

Un des bateaux, chargé d'artillerie, ayant été écrasé par

les glaces, parmi les huit hommes qui le montaient, un sergent, seul, put se sauver en sautant sur un glaçon. Il fut entraîné au delà de Québec, où la marée montante le ramena, encore vivant, près du rivage. L'homme du quart du *Racehorse*, hivernant au Cul-de-sac, ayant entendu ses cris de détresse dans l'obscurité de la nuit, le capitaine Macartney fit lancer une chaloupe à l'eau qui trouva le malheureux naufragé étendu sur le glaçon, à demi-gelé, presque mourant et dans le délire. Avec des stimulants et des frictions, on parvint à le ramener à la vie et lui faire reprendre ses sens. Il raconta son naufrage, et par là même annonça l'approche de Lévis. On le transporta, quoique sur les trois heures du matin, chez le général, où il répéta sa mésaventure et mourut peu après.

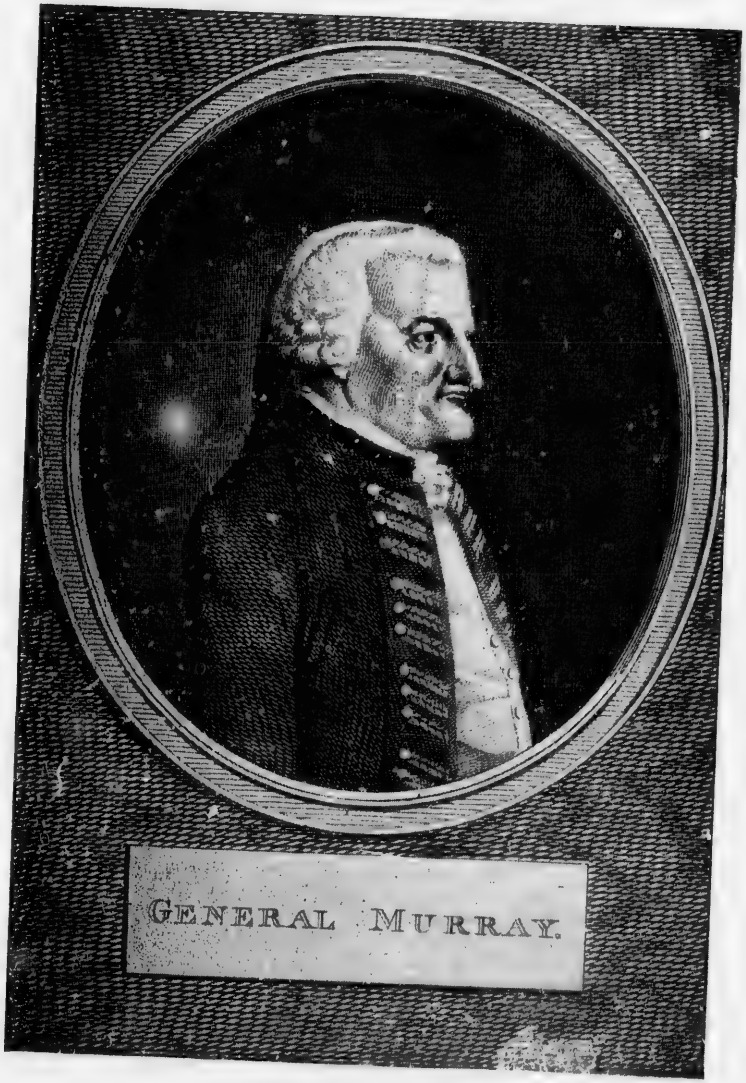
Cette nouvelle confirmait une dépêche du major Dalling, posté au Cap-Rouge, annonçant que l'avant-garde de l'ennemi n'était éloignée de lui que d'une demi-lieue.

Aussitôt toute la garnison fut mise sur pied. Murray se hâta de faire évacuer le poste de Lorette, et de le replier sur celui de l'église de Sainte-Foye, bien fortifiée, crénelée et entourée d'une forte palissade.

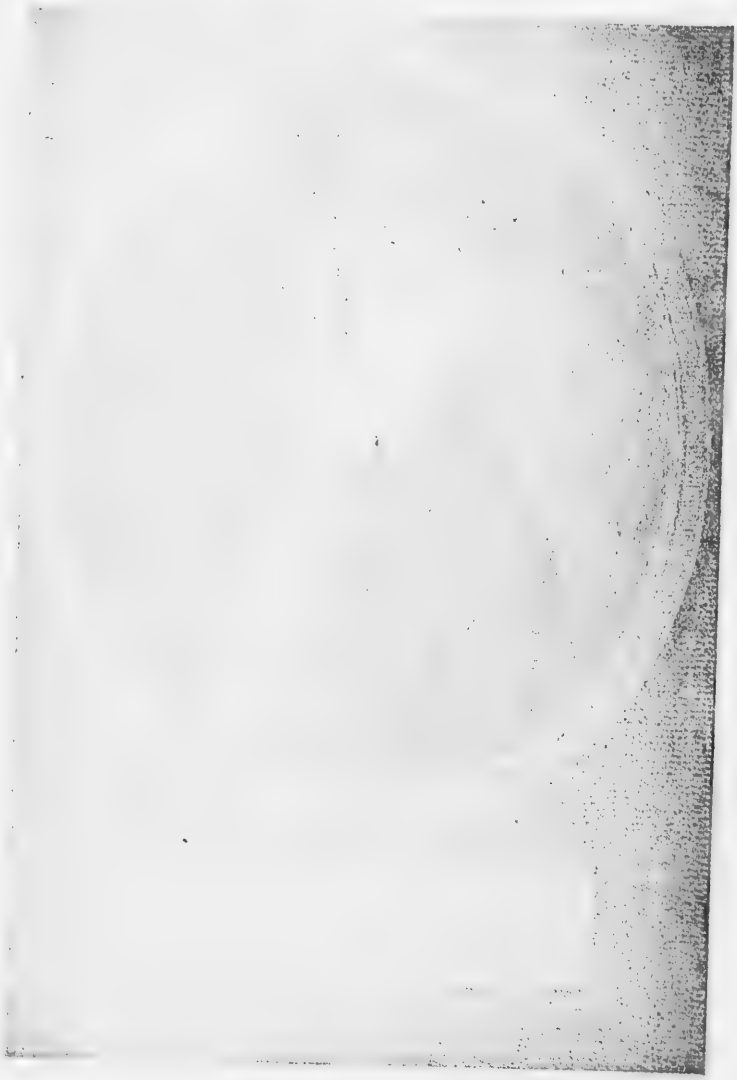
Gouverneur dans Québec, il s'était tenu tout l'hiver au courant, par ses espions, de l'attaque projetée de Lévis.

Sa garnison était de 8,768 hommes en y entrant. Elle souffrit beaucoup de la rigueur et durée du froid, et fut attaquée du scorbut, qui la décima et remplit ses hôpitaux de malades.

Dès qu'il fut informé du mouvement de l'armée française, il fit sortir, sous trois jours d'avis, tous les Français de la ville, contrairement aux articles de la capitulation. C'était pitié, visible même par l'émotion des soldats, de voir ces malheureux, femmes, enfants et vieillards, chassés sans savoir où trouver un gîte. Les femmes s'exclamaient en imprécations sur la mauvaise foi des Anglais, aussi contre Vaudreuil, lui souhaitant " une fin aussi misérable et barbare qu'aucun européen eût souffert de la part des Sauvages."




Published as ye Act directs, February 1st, 1763, by S. A. Cumberlege, Pater-noster Row. (*Collection juge Bâby.*)



Le 27, à la pointe du jour, le colonel Burton fit une sortie à la tête des brigadiers de l'armée, de cinq régiments et des piquets de la garnison pour secourir les avant-postes du Cap-Rouge et couvrir la retraite de ceux de Lorette et de Sainte-Foye.

Le temps était devenu modéré, mais continuait brumeux et accompagné d'une pluie froide. Burton alla se poster avantageusement sur les hauteurs de Sainte-Foye et se rangea en bataille en appuyant sa droite sur l'église et faisant face au chemin, sur lequel il occupa quelques maisons en avant de sa ligne et pointa des pièces de canon.

Lévis, à une demi-lieue au delà, derrière le bois, ne pouvait avancer que par le grand chemin qui le traversait et qui l'aurait trop resserré pour oser s'y aventurer bien loin, ni en sortir sans danger évident. Il demeura à couvert sur les bords de ce bois, à vue de l'ennemi, et dans cette position résolut d'attendre la nuit pour en sortir et se porter sur le flanc gauche de Burton, en marchant par la droite jusqu'à ce qu'il en eût dépassé le front.

La matinée se passa en fusillades et quelques volées de canon sur l'avant-garde et sur tout ce qui se montrait à l'orée ou hors du bois.

Burton n'osant attaquer et fatigué d'attendre par ce mauvais temps, donna ordre de démolir l'église, où il y avait un dépôt d'armes, de munitions et les outils qu'il avait apportés, et d'y mettre le feu. A une heure le toit sauta et le tout fut consumé. Puis il se retira, abandonnant quelques pièces de canon enclouées, et ayant soin de laisser un corps en simulacre de bataille pour masquer son mouvement et s'en aller couvrir la retraite du détachement au Cap-Rouge. Il garnit, en repassant, le moulin de Dumont d'une escouade, et de même la redoute sur l'éminence vis-à-vis, au sud-est.

Les Français ne tardèrent pas de se mettre à sa poursuite, l'avant-garde le serrant de près, et la cavalerie de Rochebeaucourt escarmouchant jusqu'au soir et tout près des redoutes de la ville.

Il y eut quelques blessés de part et d'autre. Les troupes françaises purent alors se loger pour la nuit dans les habitations depuis l'église sur un espace de "cinq quarts de lieue," et prirent ainsi quelque repos bien mérité.

Les soldats anglais étaient rentrés fort incommodés par le mauvais temps et harassés des fatigues de la journée, ayant marché tout le temps dans l'eau et la neige fondante. Il fallut abattre quelques vieilles maisons des faubourgs pour les réchauffer et sécher leurs hardes.

Les bataillons qui les avaient poursuivis et qui déjà étaient excédés de lassitude, subirent ces mêmes fatigues, mais les supportèrent beaucoup mieux qu'eux.

Le lendemain, le jour décisif était arrivé, mais Murray demeurait incertain du parti qu'il devait prendre : se retrancher au dehors, ou engager le combat.

Ainsi en suspens, il sortit de la ville sur les 7 heures du matin, avec toutes ses troupes disponibles, consistant en 3,140 hommes de pied, non compris les officiers. Chaque soldat était muni en plus d'un pic et d'une bêche. Ayant débouché de la porte Saint-Louis en deux colonnes, il les déploya à l'endroit des Buttes-à-Neveu, sur le même terrain dominant où Montcalm avait rangé son armée en bataille, le même aussi sur lequel s'alignent les défenses des quatre tours Martello.

Nous allons prendre de lui-même la formation de sa ligne de bataille disposée en dix bataillons, comme suit :

Sa droite était formée du

15ième, Amherst,
58ième, Anstruthers,
60ième, 2ième bataillon du Royal-American, et
48ième, Webb, sous le commandement du colonel Burton.

La gauche comprenait le

43ième, Kennedy,
47ième, Lascelles,
78ième, Highlanders, et
28ième, Bragg, sous le colonel Fraser.

Le 35ième, Otway, et le 3ième bataillon du Royal-American composaient la réserve, sous le colonel Young.

Le flanc droit était couvert par l'infanterie légère du major Dalling, et le flanc gauche par la compagnie des volontaires du capitaine McDonald et les *rangers* de Hazen.

Une forte artillerie de 20 canons et 2 obusiers (*) était posée en front, donnant à chacun de ses bataillons le service de deux pièces. Elle était commandée par le major Godwin, assisté de l'ingénieur McKellar.

Ainsi rangée cette petite armée s'étendait de la cime du Cap au chemin Saint-Jean, et pour paraître plus nombreuse la ligne n'était que sur deux de hauteur.

En face d'elle, à un mille précis de distance, et à cent verges au delà du *Terrain des courses* qui les séparait, on distinguait, sur l'éminence, près du bois de Sillery, les avant-postes de Lévis occupant la redoute au sommet.

Murray s'étant avancé pour faire une reconnaissance, vit les grenadiers français occupés à décharger et nettoyer leurs fusils mouillés par la pluie de l'avant-nuit ; il aperçut aussi les premières brigades défilant en colonnes par le chemin de Sainte-Foye à la sortie du bois. Le moment lui parut favorable d'attaquer l'ennemi avant qu'il put se former. Ses soldats, sauf quelques-uns peut-être, étaient frais, dispos et confiants, malgré ce qu'en dit le sergent Johnston ; il avait l'avantage du terrain, et comptait sur son artillerie, tandis que Lévis n'en montrait point. Il pensait du reste n'avoir affaire qu'à des milices et des recrues mal disciplinées, mal nourries, mal vêtues, mal armées et de plus, dans le moment, trop lassées pour avoir de l'ardeur au combat.

Retournant sur-le-champ, et exalté par l'apparence d'un succès certain, il fit jeter bas les outils et avancer sa ligne lentement. En passant il laissa, derrière sa réserve, cent hommes à la redoute sur le *Champ de courses*, pour couvrir

---

(*) Johnstone, qui avait vu ces pièces, dit que c'était celles de la batterie du Palais que Ramezay avait refusées à Montcalm.

sa retraite en cas de besoin. Il était alors sur le terrain même où Wolfe s'était rangé en bataille Continuant sa marche en inclinant tant soit peu à droite, et avant de dépasser le terrain des courses, lorsqu'il fut parvenu à une portée de mousquet de l'avant-garde, il ouvrit l'attaque sur le moulin de Dumont à sa droite.

De son côté le chevalier de Lévis, qui était persuadé que son adversaire se tiendrait sur la défensive et se bornerait à se retrancher, avait résolu d'employer cette journée du 28 au débarquement des vivres et de son matériel de campagne au Foulon, et principalement au repos de ses troupes.

Lui aussi était sorti à bonne heure le matin avec Bourlamaque et son état-major pour reconnaître la position et où il en était avec l'ennemi. Il s'aperçut bien vite du dessein de Murray de marcher à lui, et donna ordre aussitôt au chevalier Montreuil de faire avancer immédiatement toutes les brigades, et du coup prit ses dispositions pour porter l'action sur les hauteurs du centre où il était.

En attendant, son avant-garde continua d'occuper les deux redoutes à sa droite et le moulin de Dumont à gauche, ainsi que le terrain intermédiaire qui s'arrondit doucement en élévation ; car les détachements laissés la veille par Burton dans le moulin et dans la plus haute redoute vis-à-vis, s'étaient retirés dans la nuit, et 25 cavaliers à pied occupaient la redoute où cinq compagnies de grenadiers s'étaient portées au point du jour et cinq autres aussi dans le moulin.

Jetons, comme Lévis, un coup d'œil sur le terrain où il va déployer ses forces.

A cent pas devant lui sur sa droite est le *Champ de courses* et le reste uni du plateau s'étend en face de sa gauche.

Dans le penchant de Marchmont, le long du cap, des pins, formant un bois clair, (de même que ceux qu'on y voit aujourd'hui), devaient protéger sa droite, et une autre redoute touchant à ce bois devait l'appuyer aussi. Elle couvrait en même temps l'Anse-du-Foulon pour protéger le débarquement. (*Voir le plan*).

Ce même bois (alors appelé de Sillery et aujourd'hui disparu) se continuait, mais plus épais, vers Sainte-Foye, et la ligne de centre de Lévis allait se trouver à peu de distance de sa lisière, " d'où cette lisière se prolongeait en se retirant fort en écharpe " jusqu'auprès de la maison de La Fontaine par ou les troupes devaient déboucher. Cette maison était située près de l'escarpement du coteau Sainte-Geneviève, et séparée de celle de Dumont par un terrain uni de 500 verges de longueur.

En recevant l'ordre de marcher, la droite qui se trouvait repliée à l'entrée du bois sur le chemin de Sainte-Foye, pour attendre la gauche, se mit à avancer en colonne sur la lisière du bois, et les deux brigades, l'une Royal-Roussillon et Guienne, l'autre La Reine et Languedoc, et peut-être une troisième, celle de Berry, avaient eu le temps de se former près des deux redoutes avant que le feu eût été commencé et avant que l'ennemi, rangé en bataille, se fût avancé pour charger.

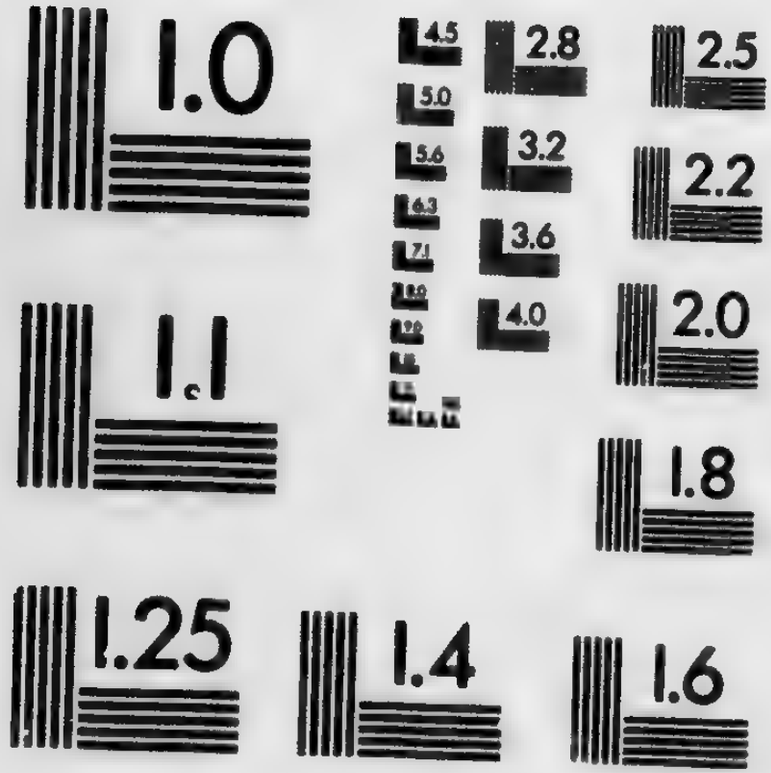
Mais la gauche qui continuait de filer en colonne avait offert, comme on l'a vu, l'occasion favorable d'être attaquée avant qu'elle put se former. C'est alors que Murray, exalté et entraîné à cette vue et voulant profiter de cet avantage, avait lancé sur la maison et le moulin de Dumont l'infanterie légère de Dalling et dirigé en même temps le plus gros feu de son artillerie sur les colonnes en marche, qui étaient celles de Berry et de la Marine, lesquelles, exposées à un feu plongeant de mousqueterie et de mitraille, éprouvèrent des pertes fort sensibles, principalement le Berry.

Les grenadiers résistèrent avec courage, autour et dans le moulin, contre le nombre, les balles et les boulets, mais furent forcés de l'évacuer et de retraiter avant l'arrivée de leurs troupes.

Sur l'autre aile les avant-postes qui défendaient les deux redoutes, vivement attaqués par les *rangers* de Hazen et les volontaires de McDonald, furent aussi repoussés et les redoutes enlevées.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)




APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Lévis, voyant l'ennemi remporter ces premiers avantages et sa gauche en péril, donna ordre aux troupes qui étaient en ligne de reculer à l'entrée du bois à mesure que l'ennemi s'avançait. Il comptait mettre sa gauche à la maison La Fontaine. Les bataillons du centre étant adossés au bois n'eurent à reculer que d'une centaine de pas pour se mettre à couvert, et en réservant leur feu.

Bourlamaque, qui rapportait l'ordre du général à la gauche qu'il commandait, fut atteint " en y arrivant " d'un boulet qui abattit son cheval et lui enleva une partie du gras de la jambe. Il dut se retirer.

Il y eut alors là quelques instants de flottement sans recevoir d'ordres.

Dalquier, lieutenant-colonel du Béarn, commandant la brigade LaSarre et Béarn qui arrivait la dernière et non encore toute déployée, la porta de lui-même, quoique blessé, à la rescousse des grenadiers, qui, avec cette aide, firent volte-face, et ensemble ils donnèrent avec une telle impétuosité à la baïonnette sur le corps de Dalling qu'ils le refoulèrent, le dispersant sur la droite de l'ennemi, masquant par là son front et couvrant son feu. Pour s'en dégager c'est en vain que Burton voulut lui faire reprendre sa position ; ce corps fut taillé en pièces à tel point qu'il fut mis hors de combat pour le reste de la journée et se retira en débris à l'arrière-garde.

Le moulin était reconquis. Lévis était accouru pour assurer cette manœuvre improvisée, suivie d'un succès aussi imprévu, et, dans l'intervalle, sa gauche avait eu le temps de se former, appuyée sur le moulin.

Alors, rangée en bataille, l'armée était disposée comme suit :

| | |
|---|---|
| GAUCHE | 5 compagnies de grenadiers sous le chev. Daiguebelle, commandant ceux du Languedoc. |
| 5ième Brigade | La Sarre, Dalquier, lieut-col. commandant. Béarn, Palmarolle, commandant du bataillon de La Sarre. |

4ième Brigade
- Troupes de la Colonie, compagnies franches de la Marine, commandant major Dumas.
- 1 Bataillon, sous le chev. de la Corne.
- 1 Bataillon, sous de Vassan.

---

CENTRE
3ième Brigade
- Berry, 2ième bataillon, de Trivio, lieut-col
- Berry, 3ième bataillon, de Trécesson, lieut-col. commandant.

2ième Brigade
- Languedoc, Privas, lieut-col. commandant.
- La Reine, de Roquemaure, lieut-col. commandant, (remplacée au moment du combat par la réserve, sous de Repentigny).

1ière Brigade
- Guyenne, de Fontbonne, lieut-col. commandant.
- Royal-Roussillon, de Poulariès, lieut-col. commandant.

---

DROITE Milices.

3 petites pièces de 12, placées à droite ; Louvicourt, capitaine d'artillerie, commandant.

Réserve :—1 bataillon, milice de Montréal, derrière le centre ; de Repentigny, commandant.

Hors de ligne, cavalerie, 180 chevaux.
do, Sauvages, 278.

Aussitôt que Lévis vit ses brigades rangées en bataille il parcourut, de là, la ligne entre les deux armées, emporté à la course de son cheval, son chapeau sur la pointe de son épée, animant le soldat du geste et de la parole, et vint se replacer à la droite, d'où il donna le signal de la charge.

Toutes les troupes, régulières comme canadiennes, firent preuve égale de la plus grande valeur ; s'étant formées sous le feu des ennemis, étant restées longtemps dans l'inaction et sans tirer, elles marchèrent à eux avec toute l'intrépidité possible. Pleines de confiance dans leur chef elles étaient résolues de vaincre.

Une des brigades du Berry se trouvant pour lors à portée à l'extrême gauche, enhardie par le premier succès, tenta, en se faufilant le long de la crête du coteau Sainte-Geneviève, de tourner le flanc de l'aile de Burton, mais elle fut rencontrée par le major Morris de la réserve du Otway, qui arriva à point pour l'arrêter et réparer le désordre de ce côté.

Les Canadiens dans le bois de pins sur la droite, et le capitaine de Laas, au régiment de la Reine, qui avait été détaché par son commandant Roquemaure pour reprendre avec eux la redoute y attenante, y avaient réussi ; l'autre redoute sur l'éminence fut de même remportée.

Cependant le colonel James, à la tête du 43ième Kennedy, du centre anglais, fit un mouvement opportun en aidant le 3ième bataillon du Royal-American, et ils parvinrent ensemble à reconquérir les deux redoutes et à s'y maintenir courageusement pendant quelques temps, mais réduits à un petit nombre, ils furent forcés de céder et furent graduellement reculés dans la déclivité du terrain, en avant de leurs canons, qui se trouvèrent ainsi bloqués. Le capitaine McDonald y fut tué.

Le combat était engagé sur toute la ligne avec une opiniâtreté égale de part et d'autre.

Les trois petites pièces de campagne, qui avaient suivi l'armée avec des peines et des difficultés incroyables, étaient dirigées par Louvicourt, capitaine d'artillerie, avec un effet marqué ; elles ne cessaient de jouer et étaient d'un grand secours.

A leur droite les Ecossais étaient revenus à la charge au moulin et à la maison de Dumont, où les plus grands

ès, firent
formées
s l'inac-
ute l'in-
ur chef

à portée
s, tenta,
e-Gene-
elle fut
ay, qui
de ce

et le
ait été
rendre
l'autre

Ken-
un en
ls par-
t à s'y
, mais
der et
rrain,
qués.

e opi-

suivi
aient
effet
rand

ge au
ands

MONUMENT DE SAINTE-FOYE, érigé par la Société St-Jean-Baptiste de Québec.

efforts que le courage et la force puissent déployer, furent mis en action. Le moulin fut pris et repris plusieurs fois ; tantôt par les Ecossais avec l'épée et la dague, tantôt par les Grenadiers à la baïonnette ; les uns entrant alternativement par la porte et rejetant les autres par les fenêtres ; tant qu'à la fin les Grenadiers furent réduits à 10 par compagnie et les Ecossais en même proportion. Les commandants arrêtèrent ce duel à mort qui durait trop longtemps déjà, en ordonnant la retraite de part et d'autre. C'est ainsi, dit Johnstone, que le moulin demeura terrain neutre.

Toutefois cette retraite des Anglais à ce moment était devenue nécessaire. Leurs bataillons commençaient à céder du terrain. Entre temps, Lévis s'apercevant de la position toujours critique de sa gauche sur laquelle le feu à mitraille était recommencé, envoya de la Pause lui donner ordre de faire un demi-tour à droite, (ou plutôt, croyons-nous, de se retirer en arrière pour aller occuper une éminence au niveau de celle des Anglais). Soit que cet ordre fut mal donné, ou mal rendu, il eût été évidemment funeste de lâcher pied sur-le-champ. Le vieux Dalquier, toujours intrépide, quoique déjà blessé plusieurs fois, en recevant l'ordre se tourna vers ses soldats en leur criant avec un coup d'œil juste et sûr : " Mes enfants, ce " n'est pas le temps de se retirer quand on est à vingt pas " des ennemis ; en avant ! la baïonnette au bout du fusil ! " Fonçons sur eux tête baissée : ça vaut mieux." Dalquier qui les entraîne est atteint d'une autre balle qui lui traverse le côté, il n'en continue pas moins de commander ses braves, qui se ruent en masse serrée et par un choc violent refoulent tout ce qui s'avance devant eux et s'emparent des canons.

Il faut dire que les Anglais avaient perdu la position avantageuse de hauteur qu'ils occupaient.

Ils s'étaient mépris au début, en prenant pour un commencement de retraite le premier mouvement de recul de Lévis, et en avançant dans la déclivité, ils s'étaient empêtrés, eux et leurs canons, dans la neige et dans l'eau ;

leurs caissons, pris de même, ne fournissaient plus de munitions.

Les bataillons de Berry, reprenant alors leur première tentative, et faisant une conversion à droite, suivis des troupes de la colonie qui joignaient La Sarre (mouvement que Lévis avait voulu), attinrent le même niveau que celui des Anglais et les chargèrent en flanc avec vigueur.

Le centre tenait bon et était assez en sûreté, adossé au bois. Cependant un ordre mal rendu par un officier qui fut tué ensuite, fut cause que la brigade de la Reine sortit de la ligne au commencement de l'action et se retira à gauche, puis ne recevant pas d'ordre, elle demeura dans l'inaction jusqu'à la fin.

Heureusement que M. de Repentigny, avec son bataillon de réserve auprès, s'avança aussitôt pour remplir le vide et rendit ainsi un service signalé. Le brave colonel Simon Réaume, son commandant, y fut tué peu après.

De son côté Lévis, profitant de l'avantage d'être maître des deux redoutes, se porta, à la faveur d'un ravin, avec le Royal-Roussilon sous Poulariès, sur le flanc gauche du colonel Fraser, déjà affaibli, et, après avoir gagné la hauteur en le dépassant pour le prendre à revers, chargea à fond le Bragg et le culbutta à la baïonnette sur les Ecossais dans la déclivité du terrain.

Delaas, du régiment de la Reine, qui commandait le corps des Canadiens qui y était attaché, n'ayant pas reçu, où il était, le même ordre de se retirer à gauche, s'était joint à ce mouvement, et, soutenu des autres milices qui du bois maintenaient un feu vif, donna avec beaucoup d'intelligence et de valeur pour en assurer le succès. Ces Canadiens sont spécialement mentionnés pour s'être distingués en cette occasion par leur courage et leur adresse.

C'est en vain que Murray amena au secours de sa droite sa réserve du Otway, et le 3ième bataillon du Royal-American au secours du Kennedy à sa gauche, il était trop tard. Le dernier mouvement de Lévis, qui coopérait avec

celui de son autre aile, allait le débordant et décidait de la victoire en écrasant à la fois les deux ailes des ennemis sur leur centre.

Le colonel Fraser, qui commandait de ce côté, se voyant exposé en front et en flanc au feu meurtrier dirigé du bois par les Canadiens, et se voyant sur le point d'être enveloppé, donna l'ordre de reculer : "*fall back.*" Sur quoi un vieux grognard écossais, non accoutumé à lâcher pied, s'écria : "*Damn it, what is falling back but retreating?*" (1)

Dès lors la déroute devint générale sur toute la ligne. Une fuite précipitée s'en suivit ; les vaincus abandonnèrent tous leurs canons, munitions, outils, morts, et une grande partie de leurs blessés. Le désordre fut tel qu'aucun des officiers ne put rallier les soldats, dont plusieurs furent faits prisonniers. Les 100 hommes laissés à la redoute sur le Champ de courses, (celle indiquée par Désandrouins et mentionnée dans Hawkins, p. 354) ne paraissent avoir aucunement soutenu la retraite.

---

(1) Suivant l'indication de Lévis sur son plan de la bataille, la retraite, ou plutôt la déroute, commença à l'endroit indiqué par la lettre Q dans la fourche du chemin, c'est-à-dire, à peu près vers le milieu du terrain des Mères Ursulines. Sur notre plan, l'endroit est indiqué par une croix. † De là la fuite s'étendit sur le Champ de courses et jusqu'à la ville, entraînant avec elle les 100 hommes de la redoute.

Sur Marchmont, en creusant, il y a une quinzaine d'années, pour asseoir les fondations d'un mai près de la ligne du Champ de courses, on a découvert dans une fosse commune des ossements humains en assez grand nombre pour les attribuer raisonnablement aux soldats morts à la seconde bataille.

Le terrain des courses n'a jamais été fouillé, vu sa destination. Mais tout le long, vis-à-vis, au nord du chemin, on a trouvé, en faisant des constructions, des débris d'objets et matériel de guerre. M. Wm. Lee, récemment, en a déterré en bâtissant, de même que ses voisins.

Ce terrain, de mémoire d'homme, n'a été travaillé qu'une fois. Lord Dalhousie le fit nettoyer en partie et labourer pour le niveler. On se moqua, dans le temps, de la semaille qu'il y fit, quoique son but n'était que de tenir l'endroit en bon état. Le quatrain suivant est attribué à M. Andrew Stuart :

Some toil for glory,
Some for paltry groats,
Here Wolfe reaped glory
And Dalhousie oats,

Les Canadiens montrèrent en cette journée qu'ils étaient aussi capables et aussi solides en rase campagne que les meilleures troupes réglées.

Les corps de milices, attachés à chaque bataillon, s'efforcèrent partout, chacun de son côté, de mieux faire que les autres ; particulièrement celui de la brigade de la Reine.

" Les Canadiens des quatre brigades de la droite," dit Malartic, p. 319, " ceux qui étaient dans les intervalles ou " en avant des brigades, ont tiré longtemps et fort à propos. " Ils ont fait beaucoup de mal aux Anglais."

L'action avait été des plus chaudes pendant plus de deux heures. Le sang, dilué dans l'eau et dans la neige, qui coulait en s'étendant, donnait l'aspect d'une boucherie épouvantable. La défaite avait coûté aux Anglais 1,124 hommes de tous rangs, (*Murray à Pitt*, 25 *mai* 1760) 283 tués, et 841 blessés, sans compter les prisonniers. Le reste se retira comme il put vers la ville, poursuivi, mais faiblement, par les vainqueurs, dont les bataillons, rudement maltraités par la mitraille, avaient été réduits et étaient tellement épuisés de fatigue qu'ils n'avaient plus la force " d'enfoncer la baïonnette dans le dos des fuyards." Comme il aurait fallu, pour entrer dans la ville, emporter, sous le canon, les ouvrages avancés, Lévis fit faire halte avant d'y arriver. Toutefois, des troupes moins harassées auraient pu entrer pêle-mêle avec les fuyards dans les murs, même y pénétrer le jour suivant, dit Knox, avant que les soldats qui restaient de la garnison fussent revenus à eux-mêmes, tant ils étaient démoralisés et devenus insouciants. Ils noyaient leur abattement de cœur dans l'ivresse en défonçant les caves.

" Si la brigade de la Reine eût été à son poste," dit Lévis, " on aurait enveloppé les ennemis par leur gauche et vrai- " semblablement on leur eût coupé la retraite : ce qui aurait " été décisif."

Néanmoins, si l'on tient compte de l'isolement des Sauvages, de l'inaction de la brigade de la Reine au moment

opportun, de la cavalerie qui ne donna pas, et des divers détachements laissés à la garde des postes en arrière, on voit que Lévis gagna cette glorieuse journée avec 5,607 combattants, au plus, (1) suivant les cadres sur le papier, parmi lesquels on comptait des vieillards et des enfants ; qu'il n'avait que trois petites pièces de campagne servies avec de la poudre mouillée, et que plusieurs de ses soldats n'étaient armés que de couteaux de boucherie, en guise de baïonnettes. Ajoutons, avec lui, qu'il n'avait pas assez d'officiers et de sergents pour faire ses divisions. (J., p. 343.)

Cette victoire éclatante coûta cher aussi aux Français. Lévis donne l'état des pertes à 833 hommes : 103 tués et 640 blessés, dont 28 officiers tués et 68 blessés. *Lévis, p.* 269. Les bataillons de la Sarre et Béarn, à gauche, les deux de Berry et les deux de la Marine, au centre, furent les plus maltraités.

Le même soir l'armée occupait la crête des hauteurs près de Québec. Le siége de la ville était devenu possible et les Canadiens, fiers d'eux-mêmes, le pressaient, se vantant d'y entrer par la première brèche sans l'aide des réguliers.

On sait le reste. Le pavillon anglais va, le premier, arriver en rade le 9 mai.

" Un seul vaisseau de ligne venant de France et Québec " était à nous ! "

Tel avait été le cri de colère, de désespoir et de patriotisme qui s'échappa du cœur de Désandrouins et de tous les soldats en se retirant : cri qui dut faire tinter les oreilles de la Pompadour.

Détournons nos yeux de cette grande dépensière qui dévorait les secours, et, en retraitant, saluons en repassant à la Pointe-aux-Trembles le valeureux Vauquelin de l'*Atalante* qui, blessé plusieurs fois et après avoir brûlé sa der-

---

(1) Note.—Lévis dit n'avoir eu que 4,500 hommes " qui aient combattu ; la " victoire est due à la valeur des troupes et des Canadiens, et à la conduite " des chefs des corps. "

nière amorce contre l'ennemi, reste presque seul à son bord et ne baisse pas son pavillon, à l'étonnement et à l'admiration des Anglais.

Rendons aussi hommage à Lévis qui refuse de capituler à Montréal sans les honneurs de la guerre, qui a la noble précaution de brûler les drapeaux français pour se soustraire à l'humiliation de les rendre à l'ennemi, et ne met bas les armes que par soumission à l'ordre formel de Vaudreuil. (*Knox* 11, *p.* 441. *Lévis, Journal, p.* 308).

***

En comparant aujourd'hui les deux batailles des Plaines d'Abraham, on voit que toutes deux ont été livrées à l'improviste et perdues, chacune, par le général qui s'est lancé à l'attaque.

Elles furent aussi suivies de défaites assez semblables pour dire qu'elles s'égalisent entre elles dans la précipitation de la fuite et dans les désordres qu'elles entraînèrent.

La première, à proprement parler, ne fut qu'une suite d'escarmouches, mais, ainsi gagnée, elle a produit un résultat immense sur la destinée de l'Amérique du Nord. Parkman la range parmi les plus grandes batailles du monde.

La seconde, fortement disputée, sanglante et héroïque, devint, quelque éclatante que fut la victoire, absolument inutile, si ce n'est de racheter la gloire et le prestige des armes françaises et démontrer la valeur vraiement guerrière des Canadiens.

La première fut enlevée à la suite d'une série de chances improbables dont Wolfe fut singulièrement favorisé.

La seconde fut arrachée à la fortune de la guerre par Lévis, en passant au travers de difficultés nombreuses et des plus difficiles à surmonter.

Concluons :

Québec était tombé entraînant la perte du Canada.

Nous dirons, avec Lévis : "Il faut se soumettre aux dé-

" crets de la Providence. (*Lettres, p.* 306.) Il semble que " Dieu ait abandonné cette misérable colonie. (*p.* 309.)" Johnstone (*p.* 45) laisse échapper le même soupir de tristesse : " It would appear that Heaven had decreed that " France should lose this colony."

J'ajoute, pour ma part, que Dieu, qui s'institue le Dieu des armées et dont la Providence dispose à son gré des peuples, a voulu visiblement la séparation de cette colonie de la vieille France ; et que la ruine, la désolation et le sombre avenir, au lendemain de la conquête, ont fait place, aujourd'hui, à une ère de prospérité et à un régime de liberté, de concorde et d'union entre les deux races dont nous devons tous, tant vainqueurs que vaincus, rendre grâce à sa divine bonté.

Pour moi je suis fier et plus que jamais heureux de mon allégéance à la couronne d'Angleterre.

Le changement de domination est devenu un bienfait qui ne peut qu'augmenter par l'avenir qu'il fait présager.

Et de même que dans l'ancien monde le citoyen romain avait son égide et son passeport dans tous les pays connus en se réclamant de son titre : CIVIS ROMANUS SUM, de même je puis aussi parcourir librement le monde entier en me réclamant de mon titre : " I AM A BRITISH SUBJECT."

En terminant, nous croyons avoir démontré que le terrain des Mères Ursulines est bien le champ et le pivot des deux batailles, et comme tel devrait être conservé pour demeurer un monument stable à la gloire des deux races du Canada.

Nous devons exprimer nos remercîments aux Dames Religieuses de l'Hôtel-Dieu, aux Messieurs du Séminaire de Québec, aux Révérends Pères Jésuites, et à notre érudit bibliophile M. Philéas Gagnon, de leur obligeance à nous communiquer diverses cartes et anciens documents précieux.

NOTE. —*Une carte de 10 pieds sur 8 pieds, compilée pour cette étude, servait à la démonstration. Les deux plans de bataille qui accompagnent chacune des conférences sont des réductions.*